

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (au 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
 Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

• Le plus court croquis en dit plus long qu'un long rapport. • (NAPOLEON).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

UN HÉROS DE DIXMUDE -- LE LIEUTENANT HÉBERT



On sait avec quelle bravoure nos fusiliers marins combattirent à Dixmude. Beaucoup d'entre eux tombèrent glorieusement, d'autres furent grièvement blessés. Parmi ces derniers, citons le lieutenant de vaisseau Hébert, le créateur de la fameuse méthode d'éducation physique dite : l'Athlète comollet. Il est aujourd'hui en convalescence dans un hôpital auxiliaire, à Paris.

LA SITUATION MILITAIRE

La croix de guerre

Pendant que nos soldats combattent et enrichissent nos annales de leurs exploits quotidiens, le Sénat délibère gravement et lentement sur les récompenses qui leur sont dues. Voici plusieurs semaines que la Chambre des députés a voté la Croix de Guerre et que le projet de loi est soumis à la ratification du Sénat. Et déjà s'élève, de la part de ce dernier, une contradiction qui mérite l'attention, mais qui retardera l'attribution de cette décoration.

La Chambre accorde la Croix de Guerre à tous les militaires qui ont été cités à l'ordre de l'armée, du corps d'armée, de la division, de la brigade et du régiment. C'est évidemment très large, et tel a été l'avis du Sénat ou tout au moins de la commission sénatoriale de l'armée. Elle a restreint l'obtention de la Croix de Guerre aux citations à l'ordre de l'armée. En effet, les citations à l'ordre de l'armée sont les seules qui paraissent à l'Officiel; elles prennent, de ce fait, un caractère national. Les autres citations restent dans une sorte d'obscurité militaire et ne donnent ni aux bénéficiaires ni à leurs familles la récompense publique de l'acte d'héroïsme. C'est à ce point de vue que s'est placé sans doute le Sénat, et on pourrait l'approuver si les citations à l'ordre de l'armée étaient bien accordées à tous ceux qui les ont méritées.

Il n'en est malheureusement pas ainsi, non pas seulement parce que bien des héros individuels échappent à l'appréciation des chefs, mais parce qu'il y a fatalement inégalité dans les propositions qui émanent des différentes armées. Tel commandant d'armée, se rendant compte de la valeur de ses troupes et des efforts accomplis, demande de très nombreuses citations, tandis que tel autre, plus sévère ou plus personnel, se montre très parcimonieux. La lecture du Journal officiel est typique à ce sujet. Il faudrait donc une révision très sérieuse par l'armée pour satisfaire au vœu actuel du Sénat et donner la Croix de Guerre le plus largement possible à tous ceux, morts ou vivants, qui en sont dignes.

Si la Croix de Guerre est destinée très justement à récompenser les actions d'éclat individuelles ou collectives, elle doit être sur les poitrines, sur les drapeaux ou sur les cercueils des ayants droit.

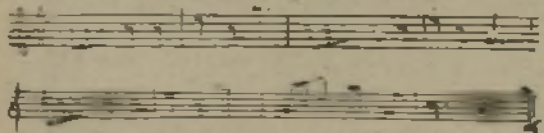
Par conséquent, la solution de la question nous paraît devoir être que toute proposition partira d'abord du chef de corps ou de service et, après avoir été examinée et approuvée par les généraux, sera transmise par le chef d'armée. L'inscription au Journal officiel donnera donc droit à la Croix de Guerre. Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de la Croix de Guerre, symbole d'héroïsme, la Nation doit une médaille commémorative à tous ceux qui ont pris part à la guerre.

Général X...

En cas d'une nouvelle incursion des Zeppelins

Le gouverneur militaire de Paris a apporté une modification aux sonneries concernant la venue des Zeppelins.

Le « Garde à vous », avec la trompe des pompiers, est maintenu, mais la fin de l'alarme est remplacée par la « Berloque » ou « Breloque » que l'on ne peut pas confondre avec la première sonnerie d'alarme. Voici la notation musicale de la « Berloque » :



Trop de zèle.

Au cours de la nuit du 21 au 22 mars, des personnes bien intentionnées ont cru aider aux opérations des agents en éteignant les becs de gaz cotés d'un manchon, qui, seuls, doivent rester en tout temps allumés, à l'entrée et à la sortie des rues et des ponts, pour faciliter la circulation.

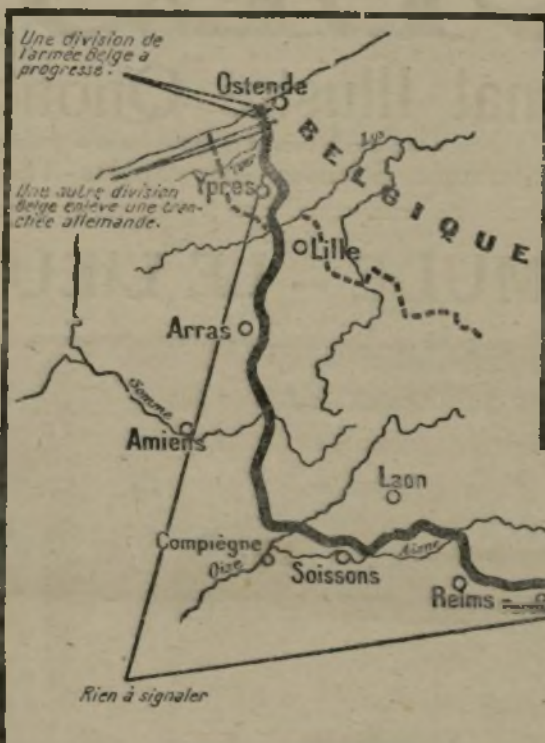
Il est recommandé au public de laisser opérer les équipes désignées pour l'extinction, qui ont reçu des consignes précises.

La défense de Paris.

M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, et M. Pierre Chérest, président du Conseil général, se sont rendus chez le gouverneur militaire de Paris, pour demander qu'aucune précaution ne fût négligée en vue de mettre Paris et sa banlieue à l'abri des Zeppelins.

Le gouverneur militaire leur a donné l'assurance que toutes les mesures possibles avaient été prises pour écarter les dirigeables allemands du ciel de la capitale.

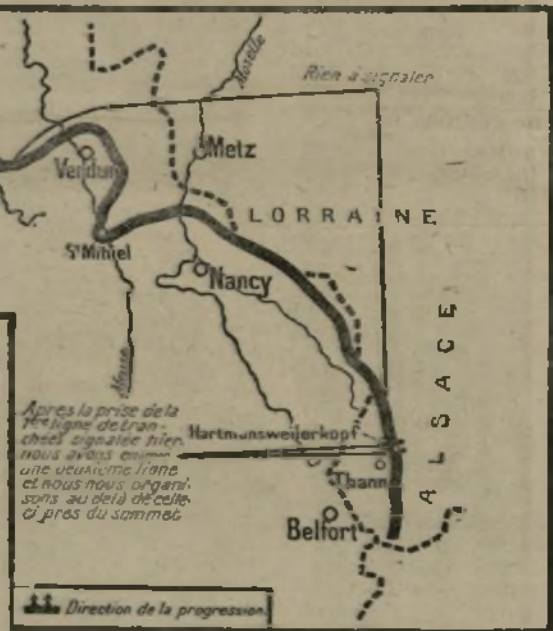
COMMUNIQUES OFFICIELS

du Mercredi 24 mars (234^e jour de la guerre)

15 HEURES. — Une division de l'armée belge a progressé sur la rive droite de l'Yser; une autre a enlevé une tranchée allemande sur la rive gauche.

A PHARTMANNSWEILERKOPF, nous avons enlevé, après la première ligne de tranchées dont il a été question dans le précédent communiqué, une deuxième ligne sur un front de trois compagnies. Nos troupes s'organisent au delà de cette deuxième ligne et à très courte distance du sommet. Nous avons fait des prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers.

23 HEURES. — Au nord d'Arras, les Allemands ont tenté deux attaques sur le grand éperon de Notre-Dame-de-Lorette dans la nuit de mardi à mercredi : leur échec a été complet.



Des félicitations officielles sont échangées pour la prise de Przemysl

Le président de la République, qui avait adressé ses félicitations à l'empereur de Russie et au grand-duc Nicolas, à l'occasion de la prise de Przemysl, a reçu les réponses suivantes :

Président de la République, Paris.

Très sensible à vos amicales félicitations, je vous prie, M. le président, d'accepter l'expression de ma sincère reconnaissance ainsi que les assurances



LE GÉNÉRAL KUSMANEK
qui commandait la place de Przemysl

réitérées des sentiments fidèles et amicaux qui unissent la Russie et moi à la vaillante nation française et à sa glorieuse armée.

NICOLAS.

Président de la République, Paris.

Profondément touché par votre aimable télégramme à l'occasion de la prise de Przemysl, je vous prie, Monsieur le président, de recevoir mes sincères remerciements et les plus chaleureux vœux pour la France, amie et alliée, et sa glorieuse armée.

Grand-duc NICOLAS.

La garnison comprenait 126.000 hommes

PÉTROGRAD. — (Communiqué du grand état-major). — L'armée qui s'est rendue après Przemysl

En Champagne, dans la nuit également, une attaque a été tentée contre le fortin de Beauséjour; elle a été aussitôt enrayée.

comptait primitivement 150.000 hommes; le parlementaire qui se rendit dans notre camp fixa ses effectifs à 130.000 hommes; or, il résulte des comptes rendus de l'état-major de la place que la garnison, vers le 14 mars, comptait 126.000 hommes. Contrairement aux prévisions, il n'y a pas eu d'épidémie dans la forteresse; les malades ont été relativement peu nombreux, il y a eu simplement 20 0/0 de scorbutiques.

Nos troupes sont entrées dans la forteresse et ont pris possession des forts. Nous avons commencé à dresser les listes des prisonniers et à établir l'état de l'artillerie et du butin capturés.

Les Allemands sont mécontents

LONDRES. — On mande d'Amsterdam au Daily Express que la chute de Przemysl a donné à peu près le coup de grâce à la fameuse fraternité austro-allemande. Les experts militaires avaient bien prévenu le public allemand que la chute de la forteresse était inévitable, mais le fait accompli irrite énormément les Allemands; ils déclarent que la garnison a choisi le moment le plus défavorable pour se rendre.

A l'heure où les Anglo-Français avancent en France et dans les Flandres, l'affirmation des journaux officiels allemands que la faim seule oblige la place de se rendre et que l'honneur de la garnison est sauf, ne suffit pas à calmer le souci des Allemands; ils constatent, en effet, que l'armée russe, immobilisée jusqu'ici devant la place, sera libre désormais de se jeter sur l'armée du maréchal de Hindenburg.

L'enthousiasme à Nîmes

NÎMES. — La capitulation de Przemysl a déclenché, ici, le plus grand enthousiasme. La ville est pavée et illuminée. Une foule compacte parcourt les rues, acclamant la Russie et les Etats alliés. La musique militaire autrichienne faite prisonnière après la bataille de Tser, joue les airs nationaux des puissances alliées.

Les journaux adressent à la Russie des félicitations chaleureuses, ils considèrent la prise de Przemysl comme un des plus grands actes de la tâche commune et voient dans le succès de l'action engagée contre la forteresse le meilleur gage du succès final.

Officiers écrivains

Et il est permis de chercher avec une émotion particulière, dans la liste des morts pour la patrie, le nom des officiers écrivains. Ils sont nombreux, bien nombreux. Chaque semaine enlève quelqu'un d'entre eux à notre estime, à notre admiration.

Hier encore...

Hier, c'était le capitaine Santai. Il avait écrit de solides ouvrages d'histoire militaire : *la Manœuvre de Denain, les Milices provinciales sous Louvois et Barbézieux, la Guerre de la Succession d'Autriche*. Combien d'officiers de carrière se plaisaient ainsi à étudier, dans le passé et dans le présent, les grandes questions de la vie guerrière ! Erudits, mais ordonnés et précis, ils montraient les qualités essentielles de l'intelligence française. Ils étaient des spécialistes, mais non pas écrasés de leurs documents, limpides au contraire, et nets ; oui, la plupart étaient des savants accessibles et fréquentables. Ils étaient des savants de très bonne compagnie.

D'autres négligeaient d'ajouter des livres à nos bibliothèques, déjà copieuses, d'histoire militaire. La littérature pure les attirait. Ils se laissaient séduire à ses charmes honnêtes. Mais, souvent, ils demeuraient des amateurs, distingués bien entendu, et timides. Quel critique n'a pas reçu maintes fois de la prose ou des vers — des vers surtout — qu'un officier lui adressait de quelque garnison quasi champêtre ou l'homme d'action lui-même à loisir de rêver ? Et le poète était modeste, et souvent il s'excusait presque d'être poète et de ne s'en pas charger plus longtemps. Et, fréquemment, les vers étaient jolis, exquis peut-être, abondants aussi, d'ailleurs élégants, et, fréquemment, une aimable et douce et fière sensibilité s'épanchait en eux...

D'autres officiers devenaient, au contraire, systématiquement des écrivains professionnels. Avec quel éclat parfois ! Ce n'est un mystère pour personne que l'exercice quotidien du métier militaire n'est point du tout incompatible avec le développement du génie ou du talent littéraires. Notre littérature contemporaine peut citer avec honneur de bons écrivains qui furent d'excellents officiers. Je ne parle même pas de notre Pierre Loti. Mais parmi les écrivains tués sur le champ de bataille, vous trouvez des officiers de carrière qui étaient des romanciers notoires, pas très éloignés de devenir célèbres : Arh Roë, Emile Nolly, Ernest Psichari, d'autres sans doute. Et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de nations où l'officier soit si étroitement mêlé à la vie littéraire, et voilà un témoignage bien caractéristique du raffinement intellectuel de la France.

D'autres officiers encore allaient plus loin. Et, discrètement, faisaient peut-être davantage, et, avec une énergie fine et obstinée, tâchaient à diriger, en quelque manière, la pensée nationale. Il faut rappeler ici le capitaine Ch.-Léon Bernardin, mort là-bas, dans l'Est. Il avait compris que nous avons tous le devoir de coopérer à l'expansion française par ce que j'appellerai la sociabilité intellectuelle. Il savait, lui, qu'on aime et qu'on sert d'autant mieux la France que l'on regarde plus volontiers et plus loin au dehors. Et il avait eu cette initiative : grouper les œuvres des écrivains qui ne sont pas citoyens français, qui habitent loin, très loin de la France, mais pour qui la langue française est restée comme la langue maternelle, pour qui la pensée française est demeurée la pensée inspiratrice et directrice. Et il avait fondé une revue au beau titre ample et accueillant : *la Pensée de France*. On y lisait des pages françaises d'auteurs de l'Acadie, ou de la Trinidad, ou de la vallée d'Aoste, ou de l'île Maurice, ou du Canada, ou de Haïti, ou du Luxembourg, ou des vallées vaudoises du Piémont, ou de la Louisiane... J'ai dit la Trinidad, et c'est le véritable miracle : la Trinidad ne fut jamais possession française, mais nos colons ont appris le français aux indigènes, et les indigènes, avec leur verve enfantine, se sont mis à conter en langue française... Ils collaboraient, eux aussi, à la *Pensée de France*.

Hélas ! le capitaine Ch.-Léon Bernardin est tué. Le pieux, le juste hommage à lui rendre serait de continuer son œuvre. Puisse ce vœu être exaucé ! Rien n'atteste mieux que l'effort de Bernardin la large ouverture d'esprit et de cœur de nos officiers. Ils ont compris que le génie français est nécessairement expansif comme l'âme française est naturellement humaine. Ils ont compris que la puissance française dans l'univers ne doit point reposer sur

la brutalité, mais sur l'amour. Un Bernardin resserrait autour de la France la coalition des sympathies. Il travaillait pour la France selon la vraie vocation française. Heureux le pays dont les officiers ont un sens si ferme de la mission nationale et de l'influence à venir !

J. Ernest-Charles.

En attendant...

Au Cinéma

J'ai cru un temps, ce qui prouve ma naïveté, que le cinéma nous apporterait enfin la vérité documentaire et la vie, que je verrais sur l'écran comment des cannibales s'y prennent pour manger leur père, comment on a creusé le canal de Panama, comment de perfides braconniers pêchent à la dynamite. J'allai donc au cinéma, le cœur plein d'une honnête confiance et le cœur frémissant. Mais je n'y rencontrai jamais que Rigadin : Rigadin trompé, Rigadin heureux en ménage, Rigadin affligé d'une belle-mère, Rigadin sans sa belle-mère. Rigadin est, sans aucun doute, la plus grande découverte des temps modernes ; mais tout de même j'avais fini par me fatiguer de Rigadin.

La guerre éclata. Je songai qu'il n'y a si mauvais vent qui ne puisse être à de certains égards salutaire ; je me dis que nos fils et nos frères accomplissaient en cet instant des exploits plus hautains que tous ceux dont l'Histoire a gardé le souvenir ; j'appris les cruautés et les dévastations de l'adversaire ; je sus que cet adversaire usait du cinéma, auprès de ses compatriotes et des neutres, pour plaider sa cause et calomnier la nôtre. Je pensai donc : « Tout va être changé ; nous allons voir au cinéma les hauts faits de nos soldats ; nous y retrouverons aussi les âmes illustres de Reims et de Soissons, de Malines, d'Ypres, de Louvain. Puis ces films nécessaires s'en iront dire au monde entier : « Voilà ce que nous faisons et voilà ce qu'ils font ! »

Donc je retournai au cinéma. Mais je fus bien étonné : c'était toujours Rigadin : Rigadin trompé, Rigadin heureux en ménage, Rigadin comme ci, Rigadin comme ça. On aurait cru que la guerre n'existait pas. Ceci m'étonna, je m'informai. Et l'on voulut bien me répondre que la censure interdisait au cinéma toute allusion à la guerre « afin de ménager la sensibilité des Parisiens ».

Cela me donna la plus haute idée de la sensibilité des Parisiens. Mais voici que, ayant eu l'occasion de passer quelques jours en province, j'y pus voir sur la toile tout ce qui est si sévèrement défendu à Paris : des scènes de guerre, des villes détruites, des monuments en ruines, et les assistants ne paraissent pas en ce spectacle qu'un renouveau de ferveur patriotique.

Il faut en conclure, évidemment, que la sensibilité des Parisiens et celle des provinciaux est séparée par un abîme, phénomène extraordinaire que je signale aux psychologues.

A moins que la censure de Paris et celle de province ne se soient pas entendues ; mais mon respect pour nos institutions m'empêche de le supposer.

Pierre Mille.

Une interview du général Pau

PÉTROGRAD. — Le général Pau, interviewé à Varsovie par le correspondant du *Russkoe Slovo*, a déclaré :

Mes impressions sont excellentes. Je crois à une prochaine victoire. C'était déjà ma conviction avant de quitter la France, mais elle a été fortifiée depuis mon arrivée en Russie.

Le moral des soldats russes, leur confiance enthousiaste dans leurs officiers et l'habileté militaire des chefs, que j'ai pu complètement apprécier, ont renforcé mes espoirs et me font envisager l'avenir avec sérénité.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



TOMMY (qui voudrait gagner le prix attribué à la meilleure photo de la guerre). — Parfaitement, ainsi, une seconde fois de Madrid (London Opinion.)

Échos

Dominica Palmarum

C'est dimanche les Rameaux, trop tôt pour fêter l'olivier, mais assez déjà pour penser aux lauriers glorieux. Ce sera aussi la fête des tranchées, si l'on se souvient qu'en langage militaire un rameau est une galerie de petite dimension établissant une communication entre une galerie principale et un fourneau de mine. Au jour où finira le carême, les Allemands affamés nieront la vertu des Rameaux qui octroie à chacun le droit de cesser le jeûne. Par faveur spéciale, la Germanie jeûnera encore après Pâques. Elle lira tristement dans ses temples, dimanche prochain, la page d'Evangile où Jésus entre à Jérusalem. Elle songera que son kaiser n'est entré nulle part et qu'il se fait, en ce moment, laver la tête comme ces mécréants qui, autrefois, désiraient le baptême, se faisaient nettoyer le crâne à l'église, au jour des Palmes, avant d'être touchés des saintes huiles.

Tristes Rameaux, au pays du « beaucoup de buis pour rien ! »

La discipline du pain.

L'Italie ne manque pas de blé, mais en prévision d'une guerre toujours possible elle organise un « régime du pain ». C'est mardi dernier qu'au Quirinal, pour faire comme tout le monde et sur un ordre royal, les petits princes, pour leur collation, ont eu, strictement, du pain de munition. Le prince Humbert, les princesses Yolande, Mafalda et Giovanna se sont montrés ravis de manger comme les soldats.

D'autre part, le Vatican et ses 470 habitants ne se sont, ce même jour, nourris que de pain de guerre. Benoît XV n'a pas voulu faire exception.

Leur crédulité.

Une femme de Magdebourg écrit à son mari — et la lettre a été trouvée sur cet homme quand il fut fait prisonnier :

Mon Ludwig !

28 février.

Nous apprenons ici que plusieurs bataillons de suffragettes ont débarqué au Havre. Il y a 500 femmes par bataillon. Je te préviens pour que tu fasses en sorte de ne pas les rencontrer. Ne te fais pas arracher les yeux par elles, et surtout ne te laisse pas prendre. Tu serais couvert de ridicule devant le monde entier. Heureusement que l'Angleterre, après encore un mois de blocus, demandera la fin de la guerre...

Et voilà comme on écrit l'histoire en Allemagne.

Mé-a-ouxe !

Nous recevons la lettre que voici :

Monsieur le Veuilleur,

Vous soulignez, dans votre numéro d'avant-hier, la difficulté que nous connaissons tous à prononcer ce redoutable mot de *Przemysl*, aujourd'hui inoffensif. Il n'est pas que les Français pour buter sur des prononciations malaisées. Un jour, je voyageais avec un couple de jeunes mariés allemands. Tout à coup, l'homme s'adresse à moi : « Monsieur, s'inquiète-t-il, avons-nous déjà passé Mé-a-ouxe ? Ma femme et moi voulons nous y arrêter pour voir l'église de Bo-sou-ette ! »

Mé-a-ouxe ? Bo-sou-ette ?

— Inconnu en France, répondis-je.

Mais l'Allemand, ténace, me montra son *Eedecker* :

— Pardon, lisez... « Le grand orateur chrétien Bossuet, que l'on appelle l'agle de Meaux... »

Aujourd'hui, les Boches ne regardent plus les cathédrales que pour les bombarder.

Le cordon de soulier.

C'est un soldat blessé qui descend l'avenue. La manche droite de sa tunique, inutile, hélas ! est épinglée à l'épaule. Et il est bien ennuyé. Son cordon de soulier s'est défilé et, d'une seule main, il est difficile de le renouer. Pourtant, il va essayer ; sur un banc de la promenade, il pose son pied...

Alors, une belle jeune fille, qui passait, s'élança. Elle s'inclina, saisit le cordon et le noua, bien serré, sur le rude cuir du brodequin.

— Mademoiselle... s'excuse, tout confus, le soldat.

— Mais si, mais si, mon brave ami, c'est comme cela en temps de guerre. Tout est changé. Vous renouiez nos rubans, nous pouvons bien en faire autant pour vos lacets de godillots.

Pour les trimestres suivants.

C'est un capitaine adjoint. Il commande, en Lorraine, un bataillon de territoriaux. L'autre matin, il reçoit de l'intendance une note relative à une modification qu'il convient d'apporter à la rédaction de certains bons.

Et il accuse réception par ces simples mots : « Pris bonne note pour les trimestres suivants. » Ce petit détail administratif vous paraît sans intérêt ? Il porte pourtant en lui une reconfortante morale. Il prouve, une fois de plus, que nos officiers de territoriale sur le front ne craignent pas la longueur de la guerre, en supportent joyeusement les fatigues et méritent leur plus haut point d'honneur à sourire à l'éventualité d'une lutte dure, âpre, pénible, pourvu qu'elle soit glorieuse et se termine par la victoire !

Un anniversaire.

Il y a eu, hier 24 mars, cent ans qu'un décret de l'empereur — il revenait à peine de l'île d'Elbe — supprimait la censure et les censeurs.

Autre temps... Mais, aujourd'hui, la censure n'est plus qu'un adjurant de l'union sacrée.

Le Veuilleur.

DERNIÈRE HEURE

Les Autrichiens prononcent une série d'attaques qui sont toutes repoussées

PÉTROGRAD. — (Communiqué du grand état-major). — Notre détachement en reconnaissance sur Memel s'est replié sur notre territoire.

Sur la rive gauche du Niemen, dans la région de Mariampol, nous avons repoussé les attaques des Allemands en leur infligeant de grandes pertes.

Le drapeau du 4^e régiment d'infanterie de campagne allemand (levé au sud-est de Prasnych, a été présenté au tsar. Les restes du 34^e régiment, avant de se rendre, avaient caché le drapeau dans un puits d'où les Russes l'ont retiré.

A partir du 21 mars, les Allemands ont commencé à emporter d'Ossowiez leurs batteries lourdes ; ils n'en ont laissé que quatre en position avec deux mortiers de 12 centimètres. Ils ont abandonné sur un des récents champs de bataille un de ces mortiers endommagé par notre feu. Pas un seul des coups des 120 n'a atteint les massifs bétonnés de la forteresse, nul réduit n'a été enfoncé, la supériorité du tir de l'artillerie était sensiblement de notre côté.

Non seulement l'attaque allemande a été loin de mettre les fortins d'Ossowiez dans une situation critique, mais l'ennemi n'a même pas réussi à déloger notre infanterie de ses ouvrages de campagne.

Les Autrichiens ont prononcé une attaque le 19 mars sur le front qui s'étend de Liuzna à Ropica-Ruska. L'ennemi a ouvert d'abord, en ouragan, le feu de ses obusiers de douze pouces. Protégés par ce feu, vingt de ses bataillons ont attaqué, à 4 heures du matin, nos forces, qui étaient de beaucoup inférieures en nombre. Nos fantassins ouvrirent le feu sans aucune hâte, visant avec soin leur but. L'ennemi s'approcha jusqu'à 200 pas de nos tranchées ; après avoir éprouvé, à petite distance, des pertes énormes et avoir complètement épuisé ses réserves, il se retira, vers 9 heures du matin, de nos positions en laissant tout le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés.

Dans la seconde attaque de la 39^e division de hussards, les soldats hongrois, complètement ivres, marchèrent à l'assaut à travers les fils de fer, malgré leurs pertes immenses, avec une fureur enragée. Notre position sur la hauteur de Stachkowska fut prise et reprise trois fois.

A la quatrième contre-attaque, à 5 heures de l'après-midi, une poignée de nos braves refoula l'ennemi de la hauteur.

La rage de celui de nos régiments qui perdit d'abord les tranchées qu'il occupait était telle que, dans le corps à corps qui suivit, on ne fit aucun prisonnier.

Entraînés par notre succès, nous avons pourchassé au loin l'ennemi en fuite, exclusivement à coups de baïonnette et de crosse de fusil.

Dans la nuit du 18 mars, les Autrichiens prononcèrent une attaque dans le secteur de la Senkoska ; trois compagnies russes et 800 cosaques, commandés par le lieutenant-colonel Troianoff, les rejetèrent au delà de la Senkoska, capturant deux mitrailleuses et faisant prisonniers cinq officiers et 500 soldats. Cette attaque désespérée, qui a causé des pertes colossales aux 14 régiments ennemis qui avaient été engagés, avait uniquement pour but de détourner notre attention de Przemyśl et de favoriser la sortie décisive que la garnison commença dès le lendemain.

M. Bureau reçoit les armateurs de France

M. Georges Bureau, sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande, a reçu une délégation du comité central des armateurs de France qui lui a été présentée par M. Goudchaux.

M. Georges Bureau a fait part à la délégation de son désir de rechercher avec tous les représentants de nos intérêts maritimes les mesures nécessaires pour donner à notre marine marchande un essor indispensable à notre expansion économique. Cette entrevue a permis au sous-secrétaire d'Etat de constater qu'il trouverait dans les représentants de notre armement la volonté de susciter les initiatives individuelles qui permettront de mener à bien l'œuvre de régénération économique à laquelle le gouvernement est décidé à donner une impulsion vigoureuse.

Les Turcs fortifient la frontière bulgare

ATHÈNES. — D'après des renseignements de source autorisée, dans l'éventualité d'une attaque de la part de la Bulgarie, les Turcs fortifient fiévreusement la ligne de Makrikeny à Lulle-Bouras, et l'armée turque s'exerce journellement sous le commandement de 3.000 officiers et sous-officiers.

Des Zeppelins ont été signalés hier soir, dans l'Oise

A 10 h. 30, le gouvernement militaire a téléphoné à la préfecture de police en disant que des Zeppelins avaient été signalés dans le département de l'Oise.

On a fait éteindre immédiatement les lumières et on a pris les mesures de précaution d'usage. D'accord avec l'autorité militaire, la Préfecture de police n'a pas fait donner l'alerte.

A minuit 20, tout danger étant conjuré, on éclairait à nouveau la capitale.

L'attaque des Dardanelles arrêtée par la tempête

LONDRES. — Le correspondant spécial du Times à Tenedos signale que depuis trois jours une furieuse tempête souffle du nord-est, rendant très difficiles les opérations navales des Dardanelles.

La durée de tempêtes semblables varie de trois à sept jours. (Information.)

Le récit d'un témoin de la bataille de Tchanaïk

LONDRES. — Le Daily News a reçu de son correspondant de Tenedos la dépêche suivante, en date du 22 mars :

Des témoins oculaires de l'attaque de Tchanaïk, et parmi eux le capitaine du *Gaulois*, m'ont donné des renseignements très intéressants sur cette opération.

Il paraît que les artilleurs allemands qui servaient les grands obusiers turcs auraient causé beaucoup plus de mal si leur tir avait été plus juste ; les torpilles que Turcs et Allemands lançaient de la terre n'ont également produit qu'un effet assez anodin parce que leur charge était insuffisante.

Il est certain que l'entreprise de la flotte alliée aurait réussi si l'ennemi n'avait pas fait usage de mines flottantes : le feu des forts, à lui seul, n'aurait pas empêché le succès.

Un officier du *Gaulois* m'a raconté que le *Bouvet*, frappé par une mine, donna d'abord forment de la bande et resta, pendant trois quarts de minutes, incliné à un angle de 45 degrés ; il était presque caché à la vue par les fumées et la fumée qui montait à une grande hauteur ; puis, tressaillant comme un animal agonisant, il se tourna, d'un mouvement brusque, sur le côté. Une demi-minute après, il disparaissait dans un nuage de fumée et d'écume.

L'*Irresistible* fut touché au milieu de ses machines, dont le fonctionnement fut arrêté. Tandis que les embarcations et les chaloupes qui draguaient les mines s'empressaient de recueillir l'équipage, elles eurent à subir le feu meurtrier des shrapnells ennemis. Pendant quelquel temps, l'*Irresistible* resta désarmé.

L'*Océan* subit le même sort et ne tarda pas à être hors de combat, ayant été atteint dans ses soutes.

Un obus ou une torpille perça l'avant du *Gaulois*, qui fut rapidement envahi par l'eau ; on l'échoua sur un flot à l'entrée des détroits. Aujourd'hui, complètement réparé, il flotte de nouveau ; il n'y eut, d'ailleurs, aucune mort à déplorer à bord.

Les opérations de la flotte russe

LONDRES. — On mande de Costanza au *Daily Chronicle*, à la date du 22, que la flotte russe a bombardé plusieurs forts de l'Asie Mineure.

A Constantinople, on a l'impression que les Alliés ont virtuellement mis à néant les défenses des Dardanelles.

Tous les habitants aisés se sauvent de la capitale ; la ville est déserte ; il n'y reste plus que les pauvres et la garnison ; on sait que déjà le gouvernement a été transféré en Asie Mineure.

La défense sous-marine turque est affaiblie dans les Dardanelles

ATHÈNES. — D'après l'opinion d'officiers de marine qui se trouvent dans les détroits, la défense sous-marine turque est très affaiblie à la suite de l'explosion de nombreuses mines pendant la dernière attaque. Ces officiers estiment que, sans les mines flottantes, les détroits auraient été forcés jeudi dernier, car les forts, par eux-mêmes, ne disposent pas d'une force suffisante pour empêcher le passage.

DANS L'ARMÉE

Promotions et mutations. — INFANTERIE. — Au grade de chef de bataillon et maintenu dans son corps, M. Martin, capitaine au 150^e d'infanterie ; M. Adam, capitaine au 141^e régiment d'infanterie (maintenu).

Au grade de lieutenant-colonel, M. de Turenne, chef de bataillon au 130^e d'infanterie, affecté au 205^e d'infanterie.

Citations à l'ordre de l'armée. — Lemoine (Marie), en religion Mère Saint-Prospère, supérieure des Sœurs de Saint-Thomé-de-Villeneuve de l'hôpital mixte de Soissons : « A donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation en maintenant sa communauté à l'hôpital de Soissons pendant l'occupation allemande de septembre 1914 et les bombardements successifs de la ville et de l'établissement qui l'ont suivie. Son dévouement et celui de son personnel ont permis de soigner les milliers de blessés et de malades sous le

Raid d'aviateurs anglais contre des sous-marins

LONDRES. — L'amirauté annonce que deux officiers aviateurs de la marine, attachés au port de Dunkerque, ont réussi une belle attaque contre les sous-marins allemands en construction à Hoboken, près d'Anvers.

Les aviateurs sont descendus en vol plané jusqu'à 300 mètres et ont jeté quatre bombes qui, toutes, tombèrent sur les sous-marins. Les dommages occasionnés aux ateliers de construction et à deux sous-marins sont considérables. En repartant, les aviateurs ont constaté que les ateliers de construction flambaient. Ils ont également constaté la présence de cinq sous-marins sur cale.

Trois autres pilotes étaient également partis pour participer à l'attaque, mais deux retournèrent à Dunkerque en raison de l'épais brouillard qui s'était levé sur la mer. Le troisième aviateur, en raison du mauvais fonctionnement de son moteur, dut atterrir en Hollande.

La chute de Przemyśl

LEMBERG. — Dès qu'ils apprirent la chute de Przemyśl, les représentants de la presse présents à Lemberg partirent en automobile pour la forteresse.

Les nombreux villages traversés portent les traces évidentes de combats récents. Moseisk présente l'aspect d'un véritable camp en armes. Un groupe de prisonniers austro-hongrois y sont rassemblés, ils crient en allemand que les Russes sont maîtres de Przemyśl, mais que tout a sauté dans la ville.

Près de Schelghinie, les troupes autrichiennes qui ont fait une dernière sortie désespérée ont été capturées. Le sol est encore couvert de cadavres que les ambulanciers emportent peu à peu. Plus loin, une colonne de fumée s'élève, marquant le point où se dressait un des forts extérieurs, maintenant en ruines. De l'autre côté de la route, on aperçoit des tranchées protégées par un réseau de fil de fer barbelé, puis une douzaine de pièces de campagne.

Une verste plus loin, deux bataillons autrichiens paraissent. Les hommes sont désarmés, mais les officiers ont conservé leur épée. Trois verstes plus loin encore, on atteint les tranchées et les redoutes du faubourg Perskopagne d'où l'on peut voir facilement le centre de la ville.

Les Autrichiens ayant, le matin même, fait sauter le pont et le viaduc, il est impossible de pousser plus loin. Mais les Russes construisent un pont de bateaux et bientôt de nombreux habitants et des soldats autrichiens passent, en masses, du côté où les cosaques attendent le moment de faire leur entrée dans la place. Près du viaduc, gisent les débris d'un train blindé détruit par le feu des Russes.

Du secteur sud et du secteur ouest parvient encore le bruit d'explosions continuelles et des masses énormes de fumée montent vers le ciel, les officiers autrichiens font sauter leurs derniers dépôts de munitions.

La saisie du "Odenwald"

WASHINGTON. — M. T. W. Gregory ministre de la Justice, a envoyé l'ordre au procureur de Porto-Rico d'ouvrir une instruction au sujet de la saisie du vapeur *Odenwald* en attendant le règlement de la question de savoir si ce bâtiment peut être confisqué par les Etats-Unis aux termes de la résolution récente votée par le Congrès.

Un procès instructif

MILAN. — Ce soir, au tribunal de Milan, s'est terminé le procès intenté par le docteur Tioli contre le *Secolo* et le *Popolo d'Italia*.

M. Tioli faisait partie d'une caravane de journalistes italiens qui se rendit en Allemagne dans des conditions si suspectes qu'un jury de l'Association de la Presse les blâma sévèrement.

Le *Secolo* et le *Popolo d'Italia* attaquèrent ces journalistes et M. Tioli les poursuivit.

Le *Secolo* et le *Popolo d'Italia* furent acquittés, après avoir complètement établi le bien fondé de leurs accusations. — M. D.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

NOUVELLES DU FRONT

L'enlèvement du bois Sabot

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

Quand on quitte la route de Suippes à Souain avant d'entrer dans ce qui reste de ce dernier village et qu'on coupe vers l'est à travers champs, on atteint, en trois quarts d'heure, une hauteur — la cote 158 — d'où l'œil embrasse dans leur ensemble les lignes larges et molles du paysage champenois.

Le panorama du Sabot

Vers la droite, en fond de tableau, quelques bois qui ont encore des troncs et des branches ferment l'horizon. En avant de cette rale sombre, sur une croupe arrondie, c'est le bois Sabot, à présent disputé pendant les dernières semaines, et aujourd'hui en notre pouvoir.

Le bois Sabot a la forme d'un sabot, mais rien d'un bois. L'artillerie l'a transformé en terrain découvert et, de la cote 158, il faut quelque attention pour discerner à la jumelle les souches courtes, presque à ras du sol, qui marquent la place des arbres d'autrefois.

Des rayures sinieuses se dessinent entre les souches : ce sont les tranchées, tranchées allemandes d'hier, devenues tranchées françaises. En avant, en arrière, d'étranges débris : fils de fer, chevaux de frise, sacs à terre et des points sombres sur la terre crayeuse : les morts des derniers combats.

L'aspect des tranchées

Par les boyaux, en une demi-heure, on arrive à la position. Il y a, dans le bois, des gars de Bretagne et des gars du Midi. Physiquement et moralement, ils sont pareils, pleins de calme et d'entrain. Les marmittes passent au-dessus d'eux sans troubler leur sérénité. Ils



ont attaqué hier. Ils attaqueront demain. C'est la vie. Les Bretons chiquent. Les Albigeois fument. A cela près, même belle humeur, même confiance dans le succès.

Tout de suite, un sergent à l'œil vif précise la situation. « La chose est claire, dit-il. Chaque fois que nous avançons, nous enlevons le morceau. Chaque fois qu'ils contre-attaquent, nous le gardons ». Ainsi s'exprime la conscience de l'ascendant pris par nos soldats sur l'ennemi — ascendant qui, pendant quatre semaines de combats, s'est affirmé, sans restriction ni faiblesse, sur tout le front de Champagne.

Nous voici dans les tranchées de première ligne, celles qui ne sont pas de fabrication française. Cela se reconnaît tout de suite pour un œil exercé. Et puis on s'est battu dans ces boyaux et la mort y a mis sa marque. Mais la mort n'impressionne plus personne.

Le moral des troupes

Une tranchée hâtivement réparée n'est jamais ni très sûre ni très confortable : c'est le cas de celles du bois Sabot. D'autant que les Allemands sont à quarante mètres. Nous leur envoyons chaque matin un arrosage sérieux. Avec les périscoopes, nous voyons pleuvoir sur leurs lignes nos gros projectiles et la mauvaise humeur des occupants se traduit par une tirillerie continuelle. Si on lève le nez, on est sauté sans retard.

Cela n'empêche pas un ronflement vibrant et régulier de monter du sol. Ceux qui viennent d'être relevés de surveillance dorment à nos pieds, dans leurs trous obturés par des couvertures, d'un sommeil d'enfant. Certains, déjà éveillés, font leur correspondance. D'autres déjeunent d'un bel appétit. Le voisinage de l'ennemi ne les trouble pas. Ils ont le sourire.

Le champ des morts

Entre les deux lignes adverses, beaucoup de morts. Malgré le soleil, pas d'odeur. Il semble que le sol crayeux de la Champagne assainisse le champ de bataille.

Certains de ces morts, datant des premiers engagements, sont desséchés et réduits, quant aux traits du visage, aux lignes simples des ossements. La nuit, quand on peut, on va furtivement enterrer un camarade. Ce n'est pas facile et il en reste beaucoup, qui attendent l'aumône d'une sépulture.

Les hommes savent leurs noms souvent et, de loin, veillent sur eux. Entre les morts, les petit troncs fauchés par l'artillerie ont l'allure bizarre de pieux inutilisés à travers champs. Un arbre unique a gardé son tronc et ses deux maîtresses branches, amputées à cinquante centimètres du tronc. Le bûcheron noir, défilé là-bas, l'a oublié dans le massacre.

Les défenses allemandes

Ce qui fut le bois Sabot n'est que l'extrémité sud-ouest de la longue bande boisée qui sépare la région de Souain de la région de Perthes. Les arbres qui ne sont plus étaient plantés sur le revers d'une crête qui vient mourir doucement sur la route de Souain à Perthes, aujourd'hui coupée par les tranchées.

Pour un assaillant venant du sud — précisément no-

tre cas — le Sabot est une position dominante dont la partie haute est orientée d'est en ouest. Pour tenir la lisière sud, il faut de toute nécessité tenir cette crête qui la domine.

Les Allemands n'avaient naturellement pas manqué de s'y fortifier puissamment : tranchées nombreuses, profondes, bien munies d'abris, hérissées de mitrailleuses et reliées par des boyaux à la masse des bois en arrière. La position était occupée par le 1^{er} régiment de landwehr bavarois.

C'est au début de mars que l'ordre fut donné d'enlever le bois Sabot. Des travaux de terrassement furent aussitôt exécutés pour rapprocher du bois notre première ligne. Nous devions attaquer en partant de la route de Souain à Perthes, qui passe à une trentaine de mètres de la pointe du Sabot et s'en éloigne aussitôt pour passer à environ 200 mètres de l'autre extrémité, celle que nos soldats ont appelée le « talon ».

Nous enlevons deux lignes allemandes

La première attaque eut lieu le 7 mars. Elle fut menée par deux bataillons, l'un attaquant par l'ouest, l'autre par le sud.

La préparation par l'artillerie terminée, l'attaque se déclenche. A l'ouest elle atteint rapidement la pointe du bois. Mais les mitrailleuses fauchent dur. Les deux commandants des compagnies de tête sont tués dès le début. La progression est entravée.

Au sud, au contraire, nos fantassins se ruent avec une telle violence que l'ennemi évacue sa première ligne en laissant des prisonniers dans nos mains. Du même élan, la seconde ligne est enlevée. Quelques minutes après, nos soldats atteignent la lisière nord du bois.

C'est une pente descendante, bordée à droite d'un grand bois. A la corne nord-ouest de ce bois, et sa lisière ouest, une tranchée de flanquement est tenue par l'ennemi. Fusillades, mitrailleuses; la position est intenable. Nous devons, pour ce jour-là, nous contenter d'avoir enlevé deux lignes successives.

Nous nous installons dans la seconde qui devient notre ligne avancée. Nous réparons les brèches ouvertes par notre artillerie. Nous construisons tant bien que mal un nouveau parapet. L'ennemi, qui a beaucoup souffert, nous laisse faire.

A la nuit, nous sommes solides. Mais nous avons payé cher notre succès. Le lieutenant-colonel, commandant le régiment, est mortellement blessé, un capitaine et deux lieutenants tués, deux autres blessés. Tous sont bravement tombés en courant avec leurs hommes sur les positions ennemies.

Nous repoussons les contre-attaques

C'est seulement au cours de la nuit que les Allemands sont en mesure de contre-attaquer. Ils s'avancent précédés de ces grenades à main, plates, en forme de montres, qui sont devenues leur arme préférée. Trois fois, quatre fois, ils essaient de nous déloger : vain effort.

Au petit jour, ils font une tentative plus sérieuse avec deux compagnies. Quelques-uns de nos hommes, qu'on n'a pas pu ravitailler en munitions à travers les boyaux encombrés et déboulés, se replient jusqu'à la route Souain-Perthes. Mais le commandant du régiment ordonne aussitôt la contre-offensive.

Le spectacle est magnifique : nos soldats, baïonnette au canon, bondissent, la pointe en avant. Les Allemands jonchent le sol. On voit encore leurs cadavres sur le terrain. Les trous faits par les baïonnettes sont visibles. Car ces cadavres sont entre nos deux lignes actuelles. On les toucherait, si on pouvait sortir des boyaux.

La contre-attaque ennemie est délogée de la pointe du Sabot. En pleine action, manœuvrant comme à l'exercice, nos compagnies font alors une conversion à droite et, criant, chantant, rejettent l'ennemi dans le bois à l'est.

Résultat : tout notre gain de la veille conservé et confirmé et, vers l'est, un nouveau progrès de 200 mètres.

Pour enlever le reste du bois

Du 9 au 12, nous procédons à des actions de détail toutes fructueuses, nous nous organisons fortement dans la partie sud du bois et nous nous étendons vers le talon.

En même temps sont creusés de nouveaux boyaux qui assurent l'évacuation régulière des blessés, impossible jusque-là, et l'arrivée facile des renforts. Cette besogne nécessaire accomplie, nous prononçons une nouvelle attaque.

Il s'agit cette fois d'enlever une tranchée allemande particulièrement forte à laquelle aboutissent trois boyaux de communication. Le premier essai ne réussit pas. Nous arrivons à 20 mètres de l'objectif, mais les deux commandants de compagnie sont tués. Les troupes ne peuvent se maintenir et reviennent à leur point de départ. L'affaire est à recommencer. Ce sera pour le 13.

Une lutte épique dans la nuit

Il est 4 heures du matin — pleine nuit. A pas silencieux, deux compagnies se massent dans les tranchées avancées. Le calme, la sérénité de ces braves gens imposent le respect. Ils savent quelle est la difficulté de leur tâche et que beaucoup n'en reviendront pas. Pas un regret pourtant, pas une hésitation; un héroïsme simple et spontané.

4 h. 30, c'est l'heure. Une section attaque par le boyau, une par le glacis. Les mitrailleurs allemands n'ont pas le temps de tirer. Hâtivement, ils démantèlent leur matériel. Nous sautons dans leur tranchée.

Au fond de l'étroit couloir, l'affaire se règle à l'arme blanche. Peu de cris chez nous; une âpreté sérieuse et forte à la besogne. Les Allemands hurlent; ils n'ont pas la douleur muette. La tranchée est à nous. Les occupants survivants se retirent sur la ligne arrière.

Mais ce mouvement de repli cache un piège : un

blockhaus est démasqué, d'où part une vive fusillade. C'est un ouvrage puissamment organisé avec mitrailleuses défilées. Or, notre attaque de droite a peu progressé. Il faut de nouveau revenir au point de départ.

Pas longtemps, d'ailleurs : car à 16 h. 30, l'attaque reprend. Elle est plus dure que l'attaque de nuit. Ce n'est qu'à grand-peine que nous entrons cette fois dans la tranchée ennemie. On se bat une heure sur le parapet, avec furie. A 17 h. 30, nous sommes dedans. Les baïonnettes ruissellent. Plusieurs sont tordues à force d'avoir piqué. Les crosses sont sanglantes aussi.

A la pioche

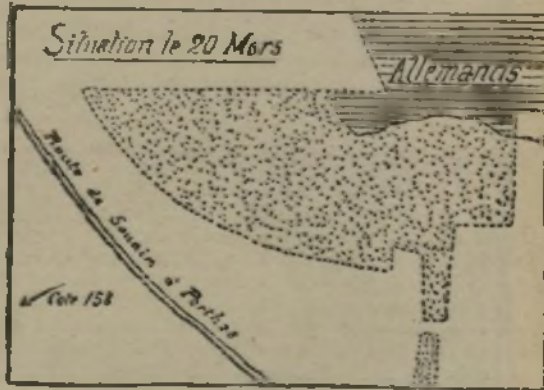
Et ce n'est pas fini. Car le blockhaus est toujours debout. La nuit tombe et alors s'engage dans l'ombre un étonnant combat. Nos hommes, rampant autour de l'ouvrage allemand, le rongent à la pioche et à la pelle, sous un feu à bout portant, contre lequel ils se protègent tant bien que mal.

Vers 2 heures du matin, la brèche est faite. Une forme humaine bondit dans la nuit, échappant aux mains qui déjà la saisissent. C'est l'observateur d'artillerie allemand, demeuré bravement jusqu'au bout à son poste de première ligne.

Au petit jour, deux contre-attaques sont prononcées. Nos bombes les arrêtent. Nous sommes désormais maîtres du bois Sabot. La faible partie au nord que nous n'occupons pas est également vide d'Allemands. L'ennemi n'a plus qu'une tranchée à l'extrémité nord-est. Le résultat est acquis.

Le résultat

Voici par quelle façon d'attaquer — cent fois répétée pendant quatre semaines, toujours avec succès,



sans rien perdre jamais du terrain conquis — nos soldats ont imposé en Champagne, à un adversaire courageux, le sentiment impérieux de leur supériorité. Dans ces brillantes opérations, nous avons atteint notre but, qui était, en usant l'ennemi, de lui interdire tout transport de troupes en Russie : le succès russe qui a suivi et effacé le succès allemand de la fin février aux lacs de Mazurie et, plus récemment, la prise de Przemyśl prouvent que nous avons réussi.

En outre, nous avons donné aux Allemands de Champagne l'impression écrasante que, chaque fois que nous voulons leur enlever une partie de leur ligne, nous l'enlevons. Et ceci est capital pour la suite des opérations.

Nos hommes le savent, nos hommes le sentent et leur cœur en est joyeux. Le lendemain de la dernière attaque, sur les débris du blockhaus enlevé, l'un d'eux a dressé une croix de bois sur laquelle on peut lire : « Ça-gît Guillaume, roi des Boches : inutile de prier pour lui. »

La campagne turque contre l'Egypte

LONDRES. — Le bureau de la presse a communiqué hier soir un rapport officiel, daté du Caire, disant :

Une patrouille anglaise découvrit le 22 mars, près du poste d'El Kubri, en face de Suez, une force ennemie avec laquelle elle échangea des coups de feu et que nos avions, partis en reconnaissance, estimèrent à un millier de fantassins, appuyés par de l'artillerie et quelques cavaliers.

Nos batteries d'El Kubri ayant ouvert le feu sur l'ennemi et lui ayant infligé des pertes, celui-ci se retira et campa à huit milles à l'est du canal.

Le 23 mars, de bonne heure, une force anglaise, sous le commandement de sir Younghusband, attaqua et mit en fuite l'ennemi, qui est en pleine retraite.

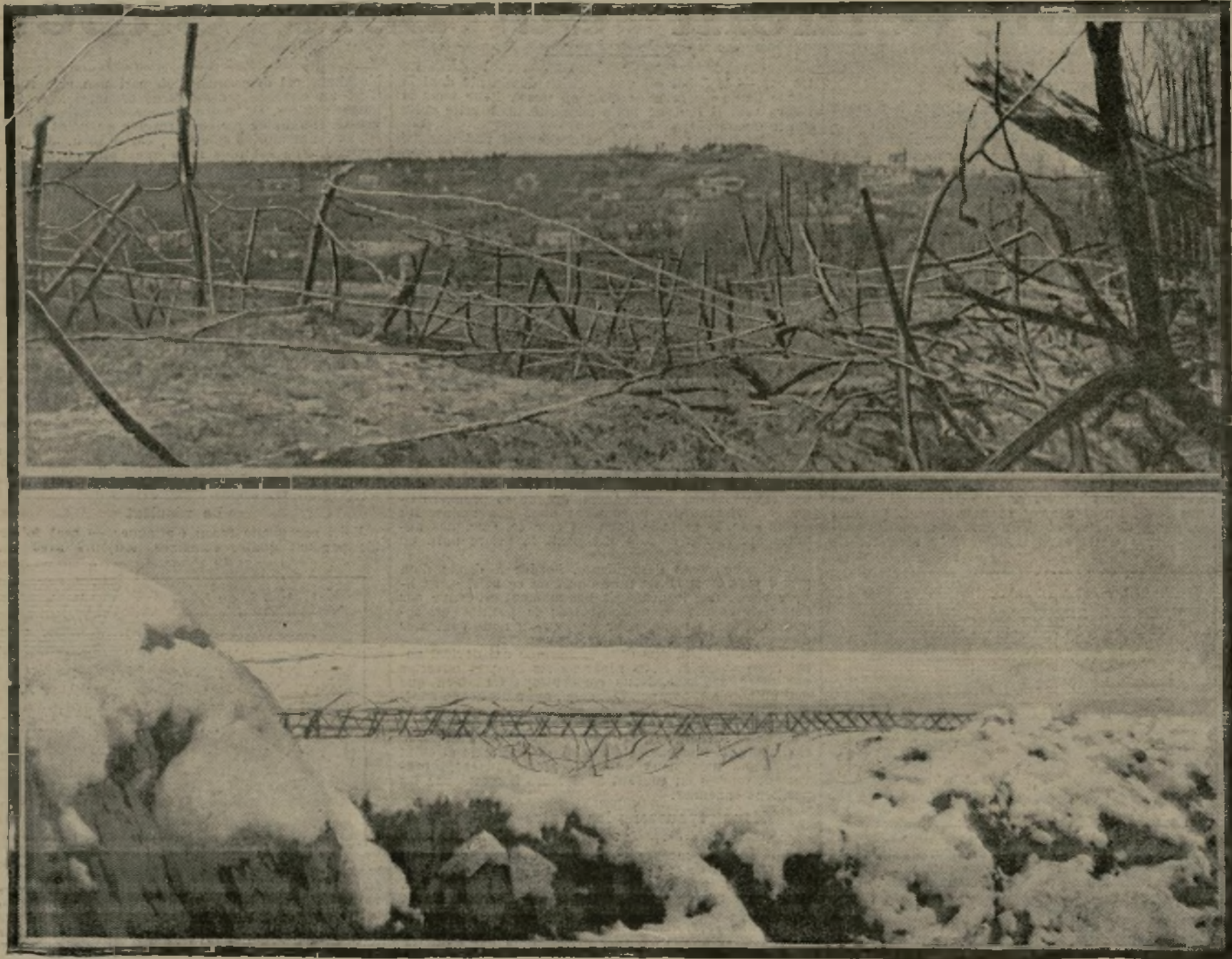
Un prisonnier a déclaré que cette force turque était venue directement de Bir-el-Maba et avait mis douze jours pour arriver en face de Suez.

Le général von Trautner et trois autres officiers allemands se trouvaient avec les Turcs.

La question du pain en Italie

ROME. — La nouvelle réglementation limitant à 80 0/0 la quantité de farine rentrant dans la fabrication du pain est entrée en vigueur depuis hier. Cette mesure provoque un mécontentement général : le pain ainsi fabriqué coûte, en effet, quelques centimes de plus que le pain normal. Une grande agitation règne dans le Bas-Véronais. A Messine, les boulangeries sont fermées.

A TRAVERS LES FILS DE FER BARBELÉS



En haut, une vue de Craonne, prise à travers les fils de fer barbelés qui protègent une de nos tranchées de première ligne. Au-dessous, une ligne de défense construite par nos troupes. On aperçoit, au second plan, la tranchée allemande, et, plus loin, un petit bois occupé par l'ennemi.

Tranchée prise aux Allemands



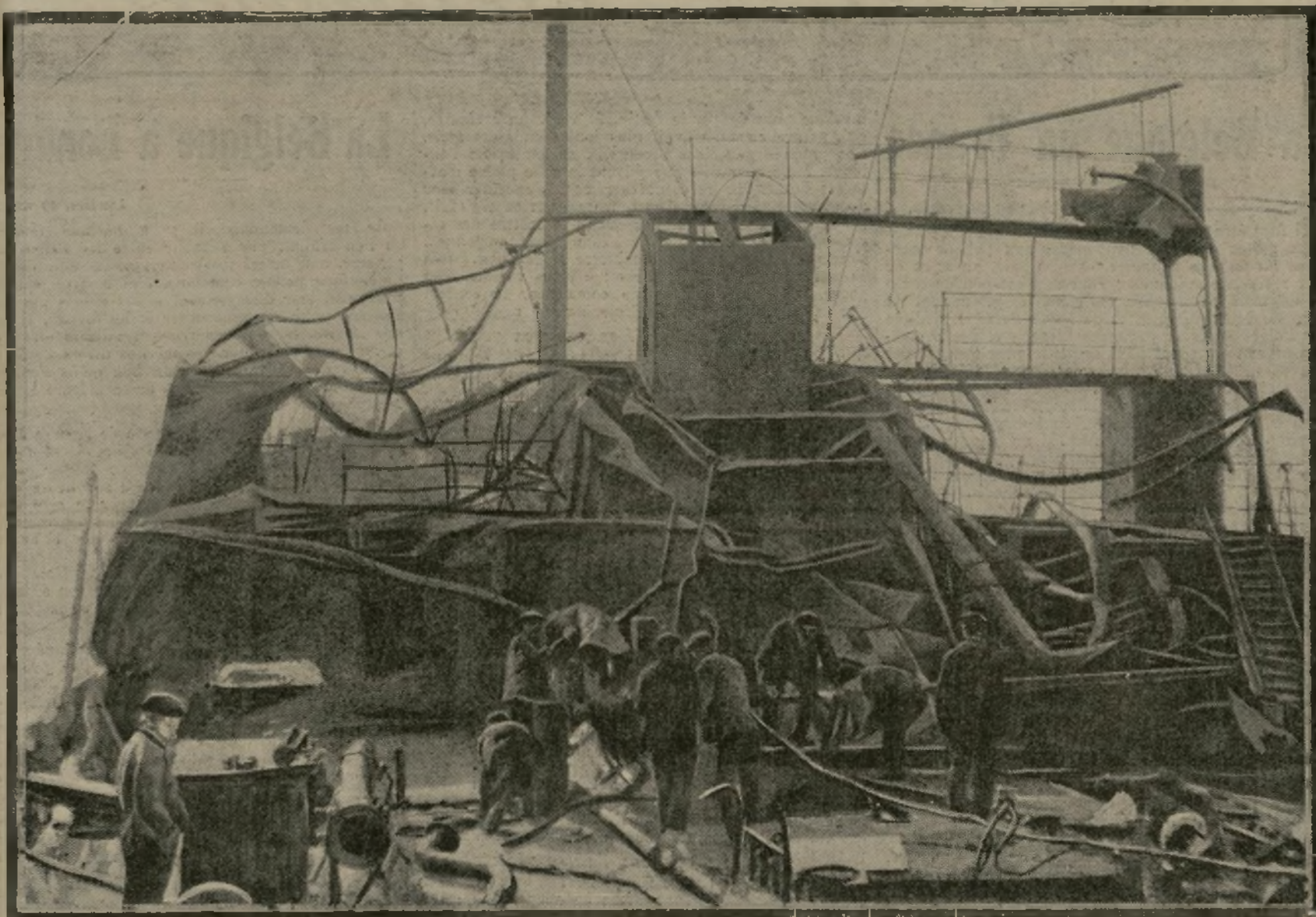
Après plusieurs attaques, nos troupes ont délogé l'ennemi de cette tranchée de première ligne. Nos soldats l'occupent aujourd'hui en attendant qu'ils en sortent pour repousser l'envahisseur, qui s'est abrité à cent mètres de là.

En route pour les tranchées



Après quelques jours de repos au cantonnement, cette compagnie se dirige vers les tranchées de première ligne. Elle y relèvera celle qui vient d'y combattre et qui retournera à son tour vers l'arrière.

VICTIME D'UN "PIRATE" ALLEMAND



La *Habra*, bateau-citerne chargé de pétrole, fut attaqué par un sous-marin allemand à vingt milles de la côte d'Irlande. La torpille mit le feu au bâtiment, qui ne fut sauvé du naufrage que grâce à la présence d'esprit du commandant. Celui-ci, en effet, manœuvra de façon à présenter le flanc de son navire aux lames, qui finirent par éteindre l'incendie.

AUTOUR DU GLORIEUX DRAPEAU



Depuis le début de la campagne, le 4^e régiment de zouaves s'est particulièrement distingué sur les champs de bataille. Son drapeau a toujours flotté au milieu de la mitraille, et les balles, jusqu'à présent, l'ont épargné.

Echos de Belgique

La Belgique en France

Nos frères envahis.

Il faut être attentif aux mots qu'ils disent là-bas, à leurs gestes devant l'envahisseur, aux petites anecdotes qu'on nous rapporte, chaque jour, au sujet de leur résistance spirituelle. Tout cela est peu de chose en soi, mais, additionnés, ces mots, ces gestes font un total de belle vaillance et de haute fierté. L'attitude des Belges restés au pays, des Liégeois et des Bruxellois notamment, dont nous avons le plus souvent des nouvelles, témoigne, dans ses moindres détails, non seulement de l'esprit d'à-propos de notre race, mais encore de son patriotisme indomptable. Rien n'a pu décider nos frères souffrants de là-bas à demander merci ou à se montrer humbles. Il n'y a pas que les bourgeois ou les grands seigneurs qui soient polis avec mesure, hautains avec politesse, résignés avec hauteur; il y a tous nos petits bourgeois, tous nos pauvres gens qui, chacun à leur manière, révèlent la dignité parfaite du « vaincu provisoire » dont la pensée et l'espérance sont déjà victorieuses, et qui font sentir aux lourdauds d'outre-Rhin une supériorité humiliante.

Recueillons les paroles des enfants du peuple devant les casques à pointe, décomposons soigneusement dans les journaux ces réponses de gavroches marolliens que nul ne pourrait inventer, car elles portent dans leur saveur même, si locale, la marque de leur authenticité. Nous ferons de tout cela, plus tard, à notre rentrée au pays, un livre qui ne sera pas seulement un trésor d'esprit, mais un monument de gloire. Quel est le Charles de Coster qui, après la guerre, incarnera dans un nouvel *Uilemispiegel* l'âme héroïque et goguenarde de cette pauvre Belgique qui saigne et qui méprise? Pour moi, mes ciseaux vont à travers les gazettes saisir amoureusement les traits de bravoure désarmée de mes frères souffrants. Ces traits sont faits pour rendre aux soldats, aux exilés, le courage qu'une lassitude pourrait éteindre. « Pourrai-je que les civils tiennent! », faisait dire Forain, l'autre jour, au milieu des tranchées. Que nos poils de l'Yser se tranquillisent : partout, en Belgique — sauf dans les campagnes terrorisées où couve parfois le désespoir — les civils tiennent!

Airs de trompe.

Un enfant, qui arrive de Bruxelles, me raconte ces quelques histoires qui sont bien dans la ligne et dans la note de celles que nous connaissons.

Les autos militaires boches ont un signal avertisseur spécial qui corne par deux fois quatre notes aigres et chantantes. Les gamins des rues ont vite fait d'adapter des paroles à cette insolente musique. Chaque fois qu'au coin du boulevard, quelque oberst ou kreisdirektor apparaît dans son auto, annoncé par son petit air de trompe, cent fois plus odieux que l'affreux « cri du cochon » de fruste mémoire, les enfants se mettent à entonner leur couplet au nez des factionnaires :

Nous sommes Allemands!
Pas pour longtemps.

Nos pères, qui mettaient de si jolies paroles sur les airs de trompe de leurs chasses à courre, doivent, à ce nouvel et allègre hallali, frémir de joie dans leur tombeau.

La revanche des charcutiers.

Je demande à mon jeune ami, qui me dépeint — économiste en herbe — l'état du commerce dans la capitale, s'il est exact que les charcutiers font des affaires d'or. Je vois, comme tout le monde, un rapprochement plaisant à faire entre les mœurs de ces messieurs et leur goût immodéré pour les « cochonneries », comme ils disent parfois avec grâce. « En effet », me répond-il, les boutiques des charcutiers ne désemplissent pas. Mais il ne faut pas croire que la faveur des soldats et des officiers, amateurs de jambons et de lard, diminue le patriotisme des honorables commerçants dont ils assègent les comptoirs. Ceux-ci ont trouvé, au contraire, que l'occasion était bonne d'affirmer leur patriotisme. Il n'est pas un saucisson qui, autour de son enveloppe de papier d'argente, ne porte un ruban noir, jaune et rouge. Il n'est pas un cochon de lait qui n'ait, aux étalages, le nez, les oreilles et les yeux ornés de nœuds tricolores : la « tête pressée » ne se vend qu'en des paquets liés de favoris aux couleurs belges. « Il est arrivé », m'a dit une charcutière, qu'un soldat glouton, se jetant sur sa proie, a mangé la ficelle... » La charcutière voyait, dans l'indigestion de son client teuton, non seulement une revanche, mais un symbole...

Le chef d'orchestre.

Le jour de l'anniversaire du kaiser, les charcutiers eurent fort à faire. Ils durent, notamment, contribuer au menu d'un banquet de cent cinquante couverts que s'offraient les grands chefs à l'Hôtel Métropole. Le patron de l'hôtel, sommé de fournir une

musique pour égayer le festin, fit venir un orchestre, qui, naturellement, n'avait plus joué depuis des mois. Les pauvres musiciens accoururent, enchantés de l'ambassade. Mais quand ils aperçoivent la salle pleine d'officiers boches, ils refusent carrément d'exécuter leur programme. Prières, injures, menaces, rien n'y fait. Ils sont déjà dans l'escalier quand le maître des cérémonies les rattrape. « Che sous orlonne... s'écrie-t-il. Alors, le chef d'orchestre, se ravisant, passe sa main maigre dans sa barbe : « Nous voulons bien jouer, dit-il, à condition de commencer le concert par la *Brabançonne* et la *Marseillaise*! »

Les pauvres gens!

« On a dit que notre âge est sans pitié, continue mon écolier, on ne pourra plus le prétendre aujourd'hui, car, comme tous les Bruxellois, un mot d'ordre tacite nous incite à être pitoyables. Les Allemands croient nous écraser, ils passent orgueilleusement parmi nous. Nous nous vengeons en affectant la tristesse, quand nous songeons à leur pauvre sort. Chaque fois qu'ils veulent lier conversation avec un Belge, celui-ci les plaint du fond du cœur. Malheureux! cette guerre est terrible pour vous! Ce doit être bien triste de songer que vous ne reverrez jamais votre patrie! » Quand, orgueilleux, ils montrent aux bonnes d'enfants, sur les promenades publiques, le portrait de leur redondante moitié et de leur épaisse progéniture, le cercle se forme et s'apitoie : « Ock arme... » !, s'écrie-t-on! Chers mignons qui ne reverront plus jamais leur père! » Mon petit ami ajoute : « A certaines heures, on sent bien que c'est nous qui sommes les vainqueurs » !

La Croix de fer.

Un jeu de mots pour finir. Un soldat prussien explique à un bourgeois ce que vaut la Croix de fer qu'il arbore. « L'Eiser kreuz », dit-il, c'est la plus belle, la plus rare, la plus glorieuse récompense. Vous autres, vous n'avez rien d'aussi beau que l'Eiser kreuz! » Alors, le bourgeois, avec son accent flamand, qui prononce l'y comme éi, riposte avec calme : « Non, mais nous autres nous avons l'Yser kanal! »

En attendant l'autre victoire...

Nous attendons l'autre victoire. Mais, en attendant, réconfortons-nous un peu l'âme en songeant à cette victoire spirituelle. Le moindre de nos gens a sur l'Allemand cette supériorité lumineuse de la finesse, de la fierté, de l'acclumance de la liberté. Un peuple n'est jamais vaincu qui n'abdique point son âme. Je relis depuis deux jours un récit fait par un professeur de Dordrecht, M. Grondys, de l'entrée des Allemands à Bruxelles. Je me réjouis de le voir constater, lui aussi, cette humiliation continuelle du Boche grossier devant notre sourire indifférent, cette gêne atroce qui étirent le Barbare égaré dans une population civilisée...

Pierre Nothomb.

L'Espagne est de cœur avec l'héroïque Belgique

MADRID. — Le journal catholique *Universo* consacre un article fort intéressant à la conférence faite à Madrid par l'abbé français Lugan, sur la situation de la Belgique.

L'abbé LUGAN, dit le journal, a signalé avec une grande discrétion tout ce que nous devons, nous catholiques espagnols, à la Belgique au point de vue politique et intellectuel.

Il demande aux catholiques de la péninsule de faire preuve de solidarité chrétienne en venant en aide aux prêtres et aux citoyens belges, qui sont dans une misère tragique.

L'*Universo* reproduit également un article d'une revue catholique, la *Lectura Dominica*, qui étudie longuement la situation de la Belgique dans la guerre actuelle.

L'auteur de l'article estime que la Belgique fut obligée de lutter contre l'Allemagne.

« Elle doit, dit-il, continuer d'être héroïque et une aux alliés qui, seuls, peuvent la défendre et la relever de ses ruines. »

Il conclut en ces termes :

« Nous, catholiques espagnols, nous ne pouvons que regretter de tout notre cœur de voir le malheur qui pèse sur le laborieux, chrétien et honnête royaume de Belgique, victime de la plus horrible crise qui soit dans l'histoire. »

Pour les réfugiés belges

LE HAVRE. — Par arrêté royal, le ministre des Finances de Belgique a été autorisé à créer, dans les régions où leur utilité sera démontrée, des comités qui fonctionneront suivant les instructions données par l'arrêté royal du 1^{er} décembre dernier. Cet arrêté prévoyait l'organisation de comités destinés à accorder aux Belges résidant temporairement en Angleterre des avances de fonds pour leurs besoins quotidiens. (Information.)

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

La Belgique à Londres

Londres, 23 mars.

Je me demandais, il y a quelque temps, un lien n'allait pas s'établir entre les Belges d'Angleterre, afin de les rassembler, de les unir dans une patriotique pensée commune. J'ai montré leur étonnement, leur dépaysement et les efforts des amis belges pour les démoraliser et les diviser. Il faut que les Belges se rencontrent ailleurs qu'au café et au lieu de discuter des mérites divers de l'Angleterre et de la France, il était bon qu'ils s'entreussent de l'avenir de leur pays, de sa défense et de son relèvement.

Un homme a eu la vision nette de l'œuvre à entreprendre, et il vient d'en jeter les premières bases. Le docteur Clément Philippe vient de fonder la Ligue des Patriotes Belges, qui arrive à son heure et est l'énergique mouvement peut activer le zèle de certaines hautes personnalités officielles légèrement engourdies dans les honneurs de leur poste, et au besoin même leur suggérer des initiatives nécessaires. Le docteur Clément Philippe est un patriote ardant, convaincu, vibrant, suraigu, plein de son sujet, bouillant d'esprit d'entreprise et doué de la plus pathétique éloquence.

Je l'ai vu, je lui ai parlé. Il m'a expliqué ses projets. Clément Philippe est médecin par profession, par vocation il est fondateur de ligue.

C'est un apôtre moderne qui, au lieu d'aller prêcher au coin des carrefours, fait emploi du téléphone, du téléphone, des prospectus, des circulaires et des journaux, bref de tous les moyens inventés par les hommes pour répandre leurs idées et agir sur les cerveaux par la puissance de l'affirmation répétée inlassablement.

Il possède un journal imprimé en français, la *Défense Médicale*. Et, qui dit « défense » dit « attaque ». La *Défense Médicale* attaque et dénonce la barbarie allemande à chacun de ses alinéas. Et comme ce n'était pas assez de défendre les intérêts des médecins, cet infatigable philanthrope a pensé qu'il devait englober dans le cercle de sa propagande tous les Belges en fondant la Ligue des Patriotes.

Dans son cabinet d'Hyde-Park street, pendant que des malades attendent, car je suis venu à l'heure de la consultation, le médecin journaliste, confiant, publiciste, m'expose ses conceptions et ses projets :

— Nous étions infestés d'Allemands. Ils pullulaient en Belgique avant la guerre, et la première tâche de la Ligue sera celle de son comité de vigilance, chargé de dépister tous les faux Suisses, faux Norvégiens, faux Danois, dissimulant leur origine germanique. Nous surveillerons les Allemands qui reviendront s'installer chez nous, et au besoin même nous les persécuterons un peu, afin que l'existence dans notre pays leur soit rendue difficile. Nous pourrions pas les expulser, mais enfin nous ferions de notre mieux. Nous aurons également une section commerciale qui aura pour mission de resserrer les liens entre les différentes industries et les différents commerces belges et français, afin de nous dégager des intermédiaires allemands, et en même temps nous travaillerons à démasquer les banques d'origine allemande, qui doivent être remplacées par des établissements belges et français. Il y aura également une section de propagande destinée à raviver, à entretenir le sentiment patriotique et national, et à maintenir l'union entre les Belges en réunissant toutes les opinions sur cet idéal d'une Belgique grande par ses Belges et débarrassée de l'influence germanique. Enfin, nous instituerons le mémorial, afin de perpétuer la reconnaissance affective que nous devons à l'Angleterre, qui nous a si généreusement aidés, à la France, dont nous levons dans la mesure de nos forces à partager la tâche intellectuelle dans le monde, avec nos savants, nos écrivains et nos artistes.

Le projet du docteur Clément Philippe ne me paraît pas, on le voit, ni de grandeur, ni de visions platoniques. Il se présente aux Belges sous un aspect concret et il résume assez bien les aspirations de tous pour qu'il ait pu réunir autour de sa réalisation des opinions les plus différentes; par exemple un éminent Wallon, Achille Chesnois, et un éminent Flamand, l'abbé Prins. Cette Ligue, sans action politique, réussira : elle est à la fois utilitaire et idéaliste, elle est généreuse et nécessaire.

Thérèse-Pierre Berton.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, Paris. PIGIER

Le payeur Desclaux devant le Conseil de guerre

La troisième audience

Le mauvais temps n'a point diminué le nombre des curieux. Et ceux qui ont pu trouver place dans le prétoire ont eu au moins la satisfaction aujourd'hui d'entendre, avec un éloquent réquisitoire du commandant Régnier, commissaire du gouvernement, deux belles plaidoiries prononcées par M. Garçon et Henri Géraud.

Comme hier, l'audience fut ouverte à une heure précise. Quatre témoins cités hier par télégrammes, sur la demande de M. Watrin, ont pu venir. Leur audition précède le réquisitoire. Ce sont quatre soldats, tous automobilistes au service du Trésor et Postes du 18^e corps d'armée. Ils viennent déclarer que jamais Vergès n'a pris personnellement aux trains de ravitaillement ni sacs ni paquets, que son rôle se bornait à prendre et transporter à Glennes, où habitait le payeur Desclaux, les denrées qui lui étaient remises par les hommes les ayant à charge.

Le réquisitoire

A 10 h. 20, le commandant Régnier se lève. Il fait l'histoire de l'affaire, depuis le 14 janvier, jour à laquelle le payeur a été dénoncé par Mme Becquart. Il établit que Desclaux a bien volé ou fait voler, à Fismes, au train de ravitaillement, et à Glennes. Puis il examine individuellement le cas de chacun des accusés.

Pour Vergès, Pinson, Dupuis et Dozias, vous appréciez si vous devez admettre les circonstances atténuantes. De ceux-là, Vergès me paraît le plus coupable et Pinson le moins coupable. Vous proportionnez la peine à ce degré de culpabilité en n'obligeant pas Vergès à se faire un nom et à se faire un nom.

Quant à Mme Becquart, c'est une femme, et c'est une mère. Et pour cela, mais pour cela seulement, je ne veux rien dire, parce que j'aurais trop à dire. Elle a déjà la honte de voir ici, étalée sur un table d'audience, une correspondance que je ne qualifierai pas.

Il est vrai de dire que les somnambules vous avaient dit que vous auriez bientôt avec lui une communauté de vie, que les plus grands honneurs l'attendaient et qu'on allait beaucoup parler de lui. Pour une fois, les somnambules ne se sont peut-être pas trompés.

Pour en revenir plus directement à l'inculpation qui pèse sur Mme Becquart, j'estime que celle-ci n'a pu, comme, ou continuer à croire pendant trois mois, à une origine régulière des denrées qu'elle recevait.

Desclaux, que vous diriez, sinon qu'il est profondément triste de voir un homme comme lui, qui a occupé une situation enviable, pour lequel la fortune était montrée d'une générosité sans limite, de voir un homme dont l'uniforme porte cinq galons, échouer sur le banc.

Vous avez senti, vous-même, Desclaux, combien cela était triste, et vous avez compris qu'il vous était impossible de paraître ici avec les insignes d'officier de Légion d'honneur; vous les avez enlevés et vous avez fait.

De votre vie, Desclaux, je ne veux rien dire, elle ne vous appartient pas. Et je n'y chercherai qu'une explication aux actes qui vous sont aujourd'hui reprochés : c'est votre assurance de l'impunité, quoi que vous fassiez.

Et cependant, Desclaux vous étiez né, Desclaux vous êtes resté, il n'y a que François, votre prénom, que vous avez transformé en France, et vous avez eu bon vent. Vous étiez devenu hautain, désagréable avec vos inférieurs, dur et malhonnête avec les petits. Vous terrorisiez vos subordonnés et vous rendiez auprès de tout le monde : c'est Vergès qui le dit. Certains traits de votre dossier permettent de vous juger.

Tout cela n'est pas à l'honneur de Desclaux et démontre que les faits qui lui sont aujourd'hui reprochés ne sont pas aussi difficiles à comprendre qu'on pourrait le supposer. A l'armée, dans un moment comme celui-ci, ayant la direction d'un service de première importance, Desclaux a usé de l'autorité qui s'attache à sa qualité de payeur à cinq galons pour mendier et faire mendier, pour voler et faire voler. C'est lui-même qui l'écrit à la femme Becquart : « Je deviens mendicant et j'ai pour le faire plaisir ».

Je demande, messieurs, une condamnation sévère contre Desclaux. Mme Becquart a écrit à son ami : « Il n'y a encore dans tout cela qu'une infâme machination politique ». Non, il y a des vols commis par des militaires, au préjudice de la France et des soldats français. Votre devoir, messieurs, personne ne peut vous le cacher : c'est votre conscience seule qui jugera!

Les plaidoiries

Fort habilement, M. Garçon a présenté la défense du sergent Dupuis, expliquant qu'au régiment un subordonné ne peut pas, n'a pas à discuter les ordres d'un supérieur. Pour avoir exécuté les ordres, Dupuis, dont la bonne foi est évidente, ne peut être condamné.

Après lui, M. Darmon s'est présenté pour Pinson; sa plaidoirie fut un violent réquisitoire contre Desclaux. Il la termina en demandant l'acquiescement de Pinson, ainsi que M. Watrin, avocat de Vergès, celui de son client.

Puis ce fut au tour de M. Géraud qui, dans une plaidoirie simple, émouvante, modérée, exposa aux pages du conseil de guerre la situation des époux Dozias : le mari, petit employé au ministère des Finances, gagnant 125 francs par mois, hypnotisé par les galons de colonel du payeur et par ses anciennes fonctions de chef de cabinet du ministère

où lui était simple garçon de bureau. En terminant, au milieu des applaudissements nourris de l'auditoire, M. Géraud demande aux juges de rendre ce mari à sa femme, ce père à ses enfants.

L'audience est levée à 5 heures et renvoyée à demain une heure pour les plaidoiries de M. Charles Philippe pour Mme Becquart et de M. Demange pour Desclaux.

LA GUERRE AERIENNE

Les Taubes continuent

A Saint-Omer. — Le correspondant du Daily Telegraph à Boulogne-sur-Mer apprend qu'un Taube a survolé Saint-Omer avant-hier lundi et jeta cinq bombes qui n'ont fait aucun dégât sérieux.

A Nancy. — Les pilotes allemands continuent leurs visites au-dessus de la région de Nancy. L'un d'eux, accueilli, alors qu'il survolait la banlieue, par une vigoureuse canonnade, semble avoir été touché. Il est tombé à l'est de la ville, à une douzaine de kilomètres, croit-on. (Dép. part.)

Les atrocités austro-hongroises

Hier, sous le patronage de l'Alliance française, M. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne, fit à la Sorbonne une conférence sur les « Atrocités austro-hongroises en Serbie ». Après que M. Jules Gautier eut présenté au public le conférencier « qui a consacré sa vie à la recherche du crime », M. Reiss, d'une voix sèche et que voilait l'émotion, a révélé des faits d'une horreur incroyable. Il avait dit, au début, que son allocution serait la déposition d'un policier. Ce fut une déposition où les témoignages les plus formels abondaient; par l'exposé de statistiques et de précisions inédites, elle acquit une éloquence saisissante.

Pour le crime, déclara l'orateur, il n'est pas de neutralité. J'ai déterré des morts, ouvert des fosses, recueilli des récits de prisonniers austro-hongrois et si les chefs qui ont ordonné ces massacres et ces pillages ne sont pas punis, j'estime que nous n'aurons plus le droit d'appliquer le Code pénal.

De nombreuses photographies furent projetées qui sont des documents accablants pour les armées austro-hongroises, auteurs de tant de forfaits monstrueux.

Réunion du Conseil général de la Seine

Réuni sous la présidence de M. Chérest, le conseil général de la Seine a tenu, hier, la première séance d'une session qui — nous l'avons dit — sera courte.

Dans son discours d'ouverture, le président évoqua le souvenir de M. Pierre Morel, récemment décédé; rappela la carrière de M. Hennion, et faisait allusion à l'attentat criminel des Zeppelins, il décrivit les odieux procédés des Allemands et envoya un cordial souvenir à leurs victimes.

M. d'Andigné a fait adopter à l'unanimité un ordre du jour félicitant l'armée russe de sa glorieuse victoire. La séance a été levée pour permettre au comité du budget de se réunir et discuter diverses questions relatives aux allocations de chômage. Le préfet de la Seine, souffrant, était représenté par M. Aubanel, secrétaire général de la préfecture de la Seine.

Prochain : séance, samedi prochain. — M. E.

Nouvelles parlementaires

L'amélioration des transports

La commission des travaux publics a entendu, hier, le ministre de la Guerre sur un certain nombre de questions intéressant la reprise des affaires, notamment celle de l'amélioration des transports. De la discussion, il résulte que les services de la guerre et des travaux publics se sont efforcés depuis le mois d'octobre et s'efforcent de rendre aux populations civiles les facilités de transport auxquelles elles étaient accoutumées avant la guerre. C'est ainsi que sur quatre de nos réseaux, P.-L.-M., Orléans, Midi et Etat, on est arrivé, actuellement, à augmenter le nombre des trains et à rétablir des horaires conformes aux besoins de la vie économique.

A cet égard, le ministre de la Guerre, de qui relèvent en temps de guerre les services des chemins de fer, a déclaré qu'il accepterait de se charger de plus en plus sur le département des Travaux publics en ce qui concerne les transports économiques sur les réseaux ci-dessus, étant bien entendu que le département de la Guerre conserve l'autorité générale et la maîtrise absolue pour assurer, avant tout, ce qui intéresse la défense nationale.

Les colis gratuits pour les militaires

La commission des postes, saisie d'une proposition de M. Paul Meunier et Ponsot sur la gratuité des colis aux militaires, a adopté à l'unanimité la motion suivante : « La commission des P. T. T. favorable à l'idée de la proposition tendant à obtenir la gratuité des envois de paquets destinés aux militaires en adopte le principe, mais désire entendre, dans le plus bref délai, le ministre du Commerce et des P. T. T. ».

Les naturalisations

La commission de législation civile et criminelle a adopté hier, sur le rapport de M. Maurice Bernard, avec quelques légères modifications, le texte du Sénat sur le projet relatif aux naturalisations. Elle a adopté en outre le projet adopté par le Sénat sur le mariage des militaires par procuration.

Une conférence de l'abbé Wetterlé

Samedi 27 mars, à 4 heures, l'abbé Wetterlé fera, à la Vie Féminine, galerie d'Excelsior, 88, avenue des Champs-Élysées, une conférence sur : « La Femme alsacienne ».

Des chœurs interpréteront de vieilles chansons d'Alsace.

Location (prix uniforme 2 francs) à la Vie Féminine.

Achetez TIMBRE-CROIX-ROUGE 15e Madrid

NOUVELLES DU FRONT

La prise de l'éperon sud de Notre-Dame-de-Lorette

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

Entre Arras et La Bassée, une crête domine le plateau qu'elle barre du nord-ouest au sud-est. Le bois de Bouvigny en couvre le sommet; une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Lorette en marque vers l'est l'extrémité.

C'est autour des ruines de cette chapelle que l'on se bat depuis plusieurs mois.

Les pentes descendantes de la colline se déploient en éventail, vers les villages d'Ablain-Saint-Nazaire et de Souchez, au sud, et la route nationale de Bethune à Arras, à l'est.

Des ravins sillonnent ces pentes, les découpant en une série de tranches que nos officiers, dans le langage convenu qu'impose une définition précise du terrain, appellent : « les côtes du meunier ».

De ces côtes, la plus saillante et la plus escarpée se trouve au-dessus du village d'Ablain. C'est l'éperon sud de Notre-Dame-de-Lorette.

Les Allemands tenaient cet éperon. Ils y avaient organisé quatre lignes de tranchées reliées par des boyaux de communication aux premières maisons d'Ablain. La position leur donnait la facilité de grouper éventuellement leurs troupes d'attaque dans le village et de les dérober à l'abri du ravin pour les conduire vers nos tranchées.

L'attaque du 158^e d'infanterie

L'éperon a été enlevé le 15 mars par un bataillon du 158^e d'infanterie.

Cette action marquera une page glorieuse dans l'histoire de ce corps qui, après avoir tenu garnison en Savoie, avait été l'an dernier envoyé à notre frontière de l'Est. En Alsace, dans les Vosges, sur la Marne, en Belgique, le 158^e s'est déjà illustré par le sang-froid et la résolution de ses officiers et l'ardente bravoure de ses troupes. L'attaque de Notre-Dame-de-Lorette n'a pas été moins brillante que celles où le régiment fut précédemment engagé, mais elle révèle plus de maîtrise dans l'art de combattre, une aptitude manœuvrière plus souple et plus précise. L'esprit de sacrifice et l'énergie demeurent incomparables.

Le 15 mars, dans l'après-midi, notre artillerie ouvrit sur les positions allemandes de l'éperon sud un feu violent. Au milieu de cette rafale, le commandant Dupont fit sortir des tranchées la compagnie du capitaine Mère, chargée de l'attaque du front. Les deux pelotons gravirent l'un après l'autre, par des échelles, le parapet de la tranchée et vinrent s'aligner sur le glacis dans un ordre parfait.

Toute la ligne s'avance de 60 mètres, puis — sur un signal du chef de bataillon qui accompagnait l'attaque — s'arrêta et se coucha devant le rideau de feu et de fumée de nos obus éclatant sur les ouvrages allemands.

Dès l'allongement du tir, d'un bond la compagnie se rua sur la tranchée.

A moitié détruite, la tranchée ne contenait plus que quelques défenseurs.

Avec entraînement, la ligne d'attaque poussa de l'avant au milieu des entonnoirs creusés par nos obus, dépassa la deuxième tranchée et parvint jusqu'à l'emplacement des troisième et quatrième lignes, sur un terrain complètement ravagé et bouleversé par notre artillerie.

Quand la fumée de la canonnade fut dissipée, on vit les fractions du 158^e, sans se hâter, explorer les abords de la position et se mettre en devoir de l'organiser. Malgré une fusillade nourrie, malgré les obus ennemis qui commençaient à tomber sur l'éperon, le travail s'exécuta avec méthode sous les ordres du capitaine Mère, qui, debout, hors des tranchées, encourageait ses hommes.

C'est à ce moment que cet officier d'élite tomba frappé

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

Un "155" en position



Admirablement placée, cette grosse pièce a déjà causé bien des ravages dans les rangs ennemis. Nos artilleurs, sans s'inquiéter des « marmites » allemandes, se reposent en attendant le moment de lancer de nouveaux obus sur l'adversaire.

Un biplan allemand capturé



Bien des monoplans et biplans ennemis ont déjà été descendus par nos aviateurs. Ces jours derniers, un Aviatik survolait nos positions, quand un de nos héros de l'air, s'élançant à sa poursuite, l'obligea à atterrir dans nos lignes. Le pilote et l'observateur furent faits prisonniers, tandis que l'appareil était conduit en lieu sûr.

La mort. Le capitaine Maire avait fait toute la campagne sans avoir été atteint; au mois d'octobre, il avait déjà affirmé sa valeur en contenant avec deux compagnies, à la Basse, des forces supérieures de la cavalerie de la garde et avait été cité pour ce fait à l'ordre de l'armée. Il avait depuis longtemps fait le sacrifice de sa vie. Le 11 décembre dernier, il écrivait à un ami : « Comment se fait-il que je puisse encore saluer l'aurore d'une année ? »

Tandis que la compagnie du capitaine Maire menait l'attaque de front, une autre compagnie débordait les tranchées par la droite; une section, progressant également par la gauche, poursuivait les Allemands en fuite vers Ablain.

Dans leur ardeur, nos soldats dépassèrent même le but qui leur était prescrit : emporté par son élan, le sous-lieutenant de Roquetaillade, qui commandait la section de gauche, s'élança derrière les fuyards allemands jusqu'aux premières maisons du village et tomba frappé d'une balle.

Plus heureux, le soldat Bonneau, parvenu seul devant les maisons d'Ablain, captura quatre Allemands, les désarma et les ramena.

Un groupe de troupiers conduits par les sergents Morel et Claude, bien que rappelés par son lieutenant, demeura au rebord de la crête, parce que, dirent les sous-officiers, « on pouvait mieux tirer sur les boches qui filaient ».

Cette poignée d'hommes, surprise par la fusillade de l'ennemi qui s'était ressaisi, fut obligée de se terrer en ayant des lignes que nous avions conquises et y demeurer vingt-six heures sous le feu de l'ennemi.

Le résultat de cette attaque énergique avait été la prise de tout l'éperon, avec deux mitrailleuses, un poste téléphonique, des armes, des explosifs, 110 prisonniers, dont 3 officiers. Une centaine de cadavres allemands gisaient sur le terrain.

La contre-attaque allemande

En raison de l'importance de la position conquise, on ne pouvait supposer que l'ennemi resterait sur cet échec. Dans la nuit du 15 au 16, la contre-attaque prévue se déclancha. Elle fut massive, menée en colonne par quatre par trois compagnies du 110^e badois et une compagnie de la garde badoise.

Reçue à très courte distance par des feux de mitrailleuse, l'une des colonnes fut fauchée; une autre, vers la gauche, parvint jusqu'aux boyaux que nous occupions sur les pentes.

Le sergent Blond, avec sa section, fut enveloppé à l'extrémité d'un boyau. Désarmé, il engagea un corps à corps avec ses adversaires et réussit à ramener une partie de ses hommes dans nos lignes en contournant l'éperon.

Mais l'ennemi montait vers la crête par le boyau. Le sous-lieutenant Bois, avec sa section, lui opposa des barrages successifs. Après deux heures de lutte, il le maintint encore au rebord du plateau. Mais à l'aube, il fut

plus avec lui qu'une douzaine d'hommes : plus de cartouches.

L'ennemi lui criait de se rendre, tandis que, revolver au poing, il défendait la dernière barricade.

L'arrivée d'une section conduite par le sergent Lyonnet rétablit heureusement la situation en notre faveur. Ce sous-officier attaqua avec vigueur la tête de colonne allemande et l'obligea à reculer.

Toutes les tranchées de l'éperon demeuraient en nos mains. Les Allemands étaient refoulés dans les boyaux qui descendent de la crête vers le village.

Le bombardement de l'éperon

Après l'échec de sa contre-attaque, l'ennemi entreprit dans la journée du 16 mars le bombardement de la position perdue. Celle-ci était facile à battre, étant exposée aux vues et peu étendue.

Nos troupiers, qui n'avaient pas eu le temps de réorganiser les abris bouleversés par notre artillerie, se montrèrent, sous le tir de l'artillerie lourde, aussi calmes et résolus qu'ils avaient été la veille, à l'attaque, ardents et prompts.

Les obus avaient détruit les communications téléphoniques. Le soldat Picron, pendant toute la journée, assura la transmission des ordres et des renseignements en passant à découvert sur l'éperon balayé par la canonnade et le feu de mitrailleuses.

Nos pertes, au cours de cet après-midi, furent malheureusement sérieuses. Un obus tua dans son poste de commandement le chef de bataillon Dupont, qui avait mené l'attaque. Depuis le début de la campagne, cet officier payait sans cesse de sa personne. Il était fier de son bataillon et celui-ci avait eu à cœur une fois de plus de se montrer digne d'un tel chef.

À la nuit, le bataillon fut relevé. L'ennemi n'avait pu attaquer à nouveau, le tir de nos batteries lui ayant interdit de sortir de ses tranchées.

L'attaque du 18 mars

Le 18 mars, une compagnie du 158^e achevait la conquête de l'éperon en rejetant les Allemands des boyaux de communication entre la crête et Ablain.

Ce fut une lutte très âpre, tournant au corps à corps.

Le lieutenant Bour reçut à bout portant une balle tirée par un vice-feldwebel; le projectile, heureusement, fut arrêté par la cartouchière, dont il fit fuser les cartouches. Le lieutenant, renversé par la commotion, se redressa, tua le sous-officier. Les autres soldats allemands cherchant à s'enfuir; six d'entre eux, rejoints, mettent bas les armes et le lieutenant délivre dans le boyau un soldat français blessé fait prisonnier depuis l'avant-veille.

Les ouvrages allemands furent détruits.

Tel a été le rôle du 158^e régiment dans la prise de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Ce rôle a valu au lieutenant-colonel Mignot les félicitations de tous ses chefs et de tous ses soldats. Les officiers militaires qu'il a su placer aux commandes des hommes placés sous ses ordres.

Nouvelles brèves

À la préfecture de police. — Par arrêté du préfet de police, M. Nicolausse, commissaire de police, attaché à la direction de la police judiciaire, est nommé commissaire de police du quartier des Quinze-Vingts, en remplacement de M. Boudineau, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Accident du travail. — Hier matin, vers neuf heures, rue Saint-Maur, à Paris, un camionneur, Claude Gobillot, quarante-trois ans, demeurant rue Charles Bossuet, a eu les jambes broyées. Le malheureux a été admis à l'hôpital Saint-Louis.

Commencement d'incendie. — Un léger incendie, qui s'était déclaré dans la nuit, aux Forges et Aciéries de la Marine de Saint-Chamond, a été éteint par les pompiers de l'usine et ceux de Saint-Etienne, arrivés sur les lieux avec une pompe automobile. Une enquête est ouverte sur les causes de l'incendie.

Le Kaiser décoré. — L'empereur a conféré la Croix de Fer de 3^e classe à M. Holffrich, secrétaire d'Etat aux Finances, et la Croix de Fer aux ministres d'Etat.

Le successeur de M. Blumenthal. — La Gazette de Francfort annonce que la ville de Colmar a choisi pour remplacer M. Blumenthal un vieil Alsacien non fonctionnaire, M. Kuntz.

Tuë par un train. — Le chef de train Ernest Lhuillier, de la compagnie de l'Est, traversait la gare de Nuisement, lorsqu'il fut renversé par un train de marchandises allant de Châlons à Troyes. Relevé gravement mutilé, il n'a pas tardé à succomber.

Conserves de poisson pour les troupes allemandes. — La Gazette de Cologne annonce que l'intendance allemande a décidé de faire l'essai de poissons conservés pour la nourriture.

Fin d'Hiver

La maison Bernot nous adresse la communication suivante :

En raison de la fin de la saison d'hiver, nous suspendrons, à partir du 1^{er} avril, la vente populaire que nous avons organisée dans 21 de nos établissements dans un but d'intérêt général.

Toutefois, et jusqu'à nouvel avis, cette vente se continuera aux trois établissements suivants : 158, rue Lafayette, 153, avenue de Clichy et 30, avenue d'Orléans.

Nous regrettons vivement de faire connaître que la situation du marché houiller nous met, cette année, dans l'impossibilité d'établir des prix d'été, comme nous le faisons depuis vingt-cinq ans.

Des tarifs bimensuels seront établis pour les charbons de foyers domestiques et les charbons industriels et seront adressés à toute personne en faisant la demande, soit au siège social, 160, rue Lafayette, soit dans les succursales.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi Pierre de Serbie quittera prochainement Zagreb-Banja pour s'établir à Topola, lieu d'origine des Karaïges. Il a fait ériger, il y a plusieurs années, une grande croix sur le tombeau de sa famille.

— S. A. R. le prince héritier de Serbie, en qualité de régent, confère au général sir Arthur Paget la grand-croix de l'Aigle-rouge.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Vesitch, ministre de Serbie à Paris, qui s'était rendu à Rome pour y signer, au nom de son gouvernement, le accord conclu entre la Serbie et le Saint-Siège, est rentré à Paris hier matin.

INFORMATIONS

— Le programme de la réunion de la Société Artistique des Femmes, qui aura lieu demain vendredi, à 2 h. 1/2, 64, rue du Cherche-Midi, comprendra : des poésies patriotiques recitées par Mlle Reine du Minil, de la Comédie-Française ; un poème du marquis de Montferrier, dit par l'auteur ; une scène dramatique en vers, d'après un poème de nos glorieux blessés, le lieutenant V... écrite par Mlle Marie Valsamachi, Mlle René Ritz et X... — Le duc de Montmorency est dans un état de santé assez satisfaisant.

— M. Pierre Plessier, le poète des *Ailes du Songe*, est promu chevalier des légions, cité à l'ordre du jour pour la deuxième fois, proposé pour la médaille militaire.

— Le baron La Case, actuellement aux armées, a eu la jambe blessée et est à présent dans un état satisfaisant.

CERCLES

— Le Cercle agricole a à regretter la perte de plusieurs de ses membres tombés glorieusement au champ d'honneur. En voici la liste, affichée dans les salons du Cercle : comte Maurice de Sion d'Amboise, baron de Klopstein, vicomte de Gassart, Charles de Choqueuse, baron de Saint-Trivier, comte de Haulotte, vicomte Alfred de La Barre de Nanteuil.

NAISSANCES

— La comtesse Robert de La Ferté-Sénectère, née Gouin, dont le mari est actuellement au front, vient de mettre heureusement au monde une fille.

— La baronne Rouleau-Dugage, femme du distingué député de l'Orne, a mis au monde une fille qui a reçu le prénom Arlette.

NECROLOGIE

— On nous annonce la mort de M. Adrien Couturier, directeur honoraire au ministère de la Justice, directeur du Crédit colonial, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-quatre ans, en son domicile, 164, rue de Courcelles, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Il était le père de M. René Couturier et le beau-père de M. Gilbert de Montel du Pujol, ancien inspecteur des finances, directeur général des services financiers de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, et de M. Marcel Houdard, docteur en sciences.

— C'est au milieu d'une foule immense qu'ont eu lieu, au matin, en la basilique Saint-Laurent in Danasto, les funérailles du cardinal Agliardi. La cérémonie funèbre fut des plus importantes. Conformément à la volonté de l'illustre défunt, le corps fut transporté à Osio-Sotto, paroisse du diocèse de Bergame, pour être inhumé.

— Un service à la mémoire du sous-lieutenant Fernand de Brille, du 8^e cuirassiers, sera célébré demain vendredi, à 10 heures, en l'église Saint-Ferdinand-des-Ternes.

— Samedi 27 mars, une messe sera dite à 11 heures, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, pour le repos de l'âme de l'adjudant Paul Mayot, du 24^e d'infanterie, mort au champ d'honneur le 17 septembre.

Nous apprenons la mort :

De M. Gustave Perrot, décédé dans sa soixante-douzième année, en son domicile, 88, avenue Henri-Martin ;

De M. René Dandré, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en son domicile, 12, rue Halévy ;

Il était président honoraire de l'établissement thermal de Vichy. Ses obsèques auront lieu demain vendredi, à midi, en l'église de la Madeleine ;

De Mme Galline, née Pombert de Villers, décédée à Paris, elle était la mère de la baronne Ernest, de la baronne Aimery de Pierrefbourg, de la comtesse de Bernis et de la baronne Louise Thomas ;

De Mme Arthur Lion, veuve de M. Arthur Lion, agent de change honoraire (de Bordeaux), maire-adjoint de Peyrehorade (Landes). Elle était la belle-mère de M. John Kindberg, agent de change, chevalier de la Légion d'honneur. Le fils de la défunte, capitaine au 117^e, a été tué glorieusement à Verdun le 1^{er} août ;

De M. Charles-François Adam, arrière-petit-fils de John Adam, second président des Etats-Unis, petit-fils de John Quincy Adams, ancien président, et fils du ministre des Etats-Unis en Grande-Bretagne pendant la guerre civile, décédé à Washington, âgé de quatre-vingt ans ;

De Mme Benoit, née Adèle-Hélène Diels, décédée 6, rue de la Bienfaisance. Elle était la mère de M. Louis Benoit, professeur au lycée Condorcet, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure de Sévres ;

De Mme de Bohe, décédée en son domicile, 6, rue de Berne.

THÉÂTRES

Matinées nationales. — Dimanche prochain, à 9 heures, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, aura lieu la vingtième et dernière matinée nationale. M. Paul Painlevé, membre de l'Institut, député de Paris, prononcera l'allocution. Des maintenanant, nous pouvons annoncer le concours de : Mlle Jeanne Hatto, de l'Opéra, qui interprétera *Schéherazade*, de Maurice Ravel ; Mme Segond-Weber et M. Léon Bernard, de la Comédie-Française, qui diront des poésies de M. Léon Cladel, François Fabre, Victor Hugo, etc. L'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de M. Messager, exécutera l'ouverture de *Balthazar*, de Georges Marty ; la deuxième symphonie de Saint-Saëns ; le *Scherzo*, d'Edouard Lalo, et le *Gal de Béatrice d'Este*, etc.

Dans les hôpitaux de la Croix Rouge. — L'hôtel André, rue de Ponthieu, a été transformé en hôpital, comme tant et tant de demeures somptueuses.

L'Association des Dames Françaises y a installé 80 lits qui sont tous occupés en ce moment.

Un concert vient d'y être donné. Au programme : Mmes Edmée Lescot, Marthe Richard, Berthe Gauthier, Jeanne de Martini, Rujean, Marie Coquelet, Mlle Jeanne Hugo et Christine Tardivon. Les chansonniers Vincent Hyspa et Fursy, le baryton Salazar furent très applaudis par les soldats.

Le concert s'est terminé par la *Marseillaise*, écoutée pieusement debout par tous les assistants et chantée par Mmes Edmée Lescot et Marthe Richard avec beaucoup de ferveur patriotique.

Une matinée pour les blessés. — Sous le patronage de la Croix Rouge, une brillante matinée a été donnée hier, à l'Ecole Militaire, à trois cents soldats blessés, réunis dans le réfectoire des convalescents. Mmes Eugène Buffet, Séphora Mossé, Lyse Berty, Gaby Bollay, Clairville et M. Sarrailh, démontrent, Vincent Loy, Georges Lion, prêtèrent leur gracieux concours à l'organisation de cette matinée. Mme Aguttes, qu'un franc succès a pleinement récompensée.

Les conférences de la revue « la Renaissance ». — Demain vendredi 26 mars, à 3 heures précises, aux galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze, conférence en français de M. Blasco Ibañez : *la France et l'Espagne*.

La réouverture des Ambassadeurs. — Nous apprenons la prochaine réouverture des Ambassadeurs, qui donneront cette saison, en plein air, des représentations de cinéma et d'attractions.

JEUDI 25 MARS

La matinée

Comédie-Française (Tél. 02-22). — A 1 h. 1/2, *Andromaque*, l'Ecole des Maris, Interimède.

Opéra-Comique (Tél. 02-57). — A 1 h. 1/2, *Paillasse*, les Noces de Jeannette, scènes alsaciennes, les Soldats de France.

Odéon (Tél. 02-11-42). — A 2 heures, *Tartuffe*, le Jeu de l'Amour et du Hasard, Interimède, Conférence par M. Gailfret.

Théâtre Antoine. — A 2 h. 1/2, les Huns... et les autres.

Pour le Foyer Franco-Belge. — Au septième concert, au profit du Foyer Franco-Belge et des American Hostels for Refugees, qui sera donné à la salle des Concerts, 8, rue d'Albion, aujourd'hui, à 4 heures, Mlle Juliette Meerovich interprétera une fantaisie, *Nocturne*, en ut mineur, *Mazurka*, *Scherzo* en ut dièse mineur, douze études, *Ballade* et *Polo* russe en fa dièse mineur, de Chopin.

Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Aujourd'hui jeudi 25 mars, à 2 h. 1/2, « le Chevalier de la revanche » : *Déroulède*, conférence par M. Jean Richépin ; et ce soir, à 8 h. 3/4, « l'Italie et la Roumanie devant la guerre actuelle », conférence par M. Georges Lorand, député belge. (Sur invitations.)

La soirée

Comédie-Française (Tél. 02-22). — Relâche : samedi, en soirée, à 7 h. 45, *L'Ami Fritz*, les *Fiançailles de l'Ami Fritz*, poésies et chants d'Alsace-Lorraine ; dimanche, *Un Caprice*, *Fais ce que dois*, le *Monde où l'on s'ennuie*.

Opéra-Comique (Tél. 02-57). — Relâche : samedi, à 7 h. 30, *Carmen* ; dimanche, à 1 h. 30, la *Prise du Régiment*, les *Amoureux de Catherine* et les *Soldats de France*.

Odéon (Tél. 02-11-42). — Samedi, en soirée, à 7 h. 45, *La Closerie des Genêts* ; dimanche 28 mars, à 2 heures, *Roméo*, le *Dépit amoureux*, Interimède ; soirée, à 7 h. 30, la *Vie de bohème*.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 37-53). — Ce soir, les *Oberlé* (vendredi), samedi et dimanche, les *Oberlé* (Andrée Méry, J. Loupy, J. Fusier-Gir, Marcel Simon, Barral et André Lefaur).

Ambigu. — Samedi, dimanche, matinée et soirée, trois dernières du *Courrier de Lyon*. Prix des places : de 4 fr. à 1 fr.

Théâtre Antoine. — Ce soir, les *Huns... et les autres*, revue.

Moulin de la Chanson (Tél. 02-40-40). — A 9 h., Enthoven, Mariner, Hyspa Arnold, J. Deyrmon. Revue av. Reine Berns.

La Bourse de Paris

DU 24 MARS 1915

Les tendances du marché ne se modifient guère. C'est la fermeté qui reste à l'ordre du jour, et si les affaires sont clairsemées dans certains compartiments, on ne note nulle part d'offres pressantes. Parmi les valeurs en vedette de la journée, nous retrouvons au premier rang les rentes françaises, qui regagnent des fractions intéressantes : le 3 0/0 perpétuel à 71,50, le 3 1/2 à 91,30.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure abandonne à 86,70 une bonne partie de ses progrès de la veille ; Russes très hésitants ; Turc Unifié en réaction à 64,75.

Les établissements de crédit sont toujours aussi calmes. Même nuance sur les banques étrangères.

Les grands chemins de fer français donnent lieu à des transactions assez suivies, à des cours assez voisins de leur niveau précédent, savoir le P.-L.-M. à 1.050, l'Orléans à 1.120, l'Est à 785 et l'Ouest à 735. Lignes espagnoles peu ou pas modifiées.

Par ailleurs, nous faisons le Rio sans aucune animation à 1.540 et le Suez ramené de 4.382 à 4.350.

En banque, les valeurs russes se bornent à consolider leurs récentes avances. Mines sud-africaines calmes, mais plutôt soutenues.

CEUX QUI SE CHERCHENT

Demandent des nouvelles :

Le comte du Chastault, 3 bis, rue Dumont-d'Urville, à Paris, demande des nouvelles de M. Elie Roux ray, sergent-fourrier au 224^e de ligne, 20^e compagnie, disparu le 16 septembre 1914, à Loivre (Marne).

Prière aux grands blessés ou autres prisonniers revenant d'Allemagne, qui pourraient donner des nouvelles de M. Lestage, du 57^e d'infanterie, 2^e compagnie, disparu le 28 août, d'écriture à M. Lestage, rue Barthélemy, 20, à Bordeaux.

LES SPORTS

ACADEMIE DE PARIS

Cours d'aujourd'hui. — Matin. — De 9 heures à midi : Tir Gastinne-Renette, 39, av. d'Antin. Carabine 6 m/m. Pour les débutants, 5 balles gratuites. Séries individuelles de 10 balles avec le carton, 0 fr. 50. (Pour 30 adhérents.) Fournir au représentant du Comité une autorisation écrite des parents, tuteur ou ayant-droit. — De 9 à 11 heures, Cercle Hoche, 22, rue Daru (8^e) : escrime à la balonnette par le professeur Surget. — De 9 heures à 12 heures, salle Charlemont, 24, rue des Martyrs, Paris (9^e) : canne, boxe, culture physique. — De 10 à 11 heures, Manège Saint-Paul, 30, rue Saint-Paul : éducation physique. — De 10 à 16 heures, terrain de La Boule. Collège d'Athlètes de Paris, près de la porte des Chantiers, à Versailles : cross country le matin ; exercices à partir de 1 h. 30 l'après-midi. On peut déjeuner moyennant 1 franc envoyé à l'Auto la veille, à 4 heures.

Après-midi. — De 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2, Institut du docteur Boileux, 11, rue de Malle, Paris (11^e) : éducation respiratoire (pour 30 élèves seulement). — De 2 à 5 heures : tir Gastinne-Renette, 39, av. d'Antin (8^e). (Ce cours est ouvert le jeudi matin ; s'y reporter pour les conditions.) — De 2 à 4 h., stand du tir de Bel-Air, 16, rue Louis-Braille (12^e). Vingt balles gratuites par mois. — De 2 à 4 heures, Cercle Hoche, 22, rue Daru, Paris (8^e) : culture physique, canne, boxe. (Séulement pour les classes de 1914 à 1915.) — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, Gymnase Municipal, 32, Grande-Rue, à Montrouge : culture physique. — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, vélodrome du Parc des Princes, près la gare d'Asnières. — De 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2, terrain du C. P. F., 151, boul. Davout (20^e) : culture physique. — De 4 à 5 heures, salle Gardon, 90, boul. des Balignolles (entrée 5, passage Vidéot) : cours de préparation militaire par le maréchal des logis-chef Thuriot, de la garde républicaine.

Soir. — De 8 à 9 heures, à la salle de Culture physique, 10, rue du Faubourg-Montmartre (pour 100 élèves). — De 8 h. 1/2 à 10 heures, salle Cotti, 63, rue Meisay (3^e) : culture physique et escrime à la balonnette (pour 65 élèves seulement déjà inscrits ; il y a en ce moment des vacances). — De 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, établissement des Neches physiologiques par le docteur Seilhn du Coteau. — De 9 à 10 heures, salle 10, rue du Faubourg-Montmartre (8^e) : escrime à la balonnette.

LES DOCTEURS

du Grand Etablissement Médical, 15, rue de Calais, continuent leurs consultations et soins pour toutes maladies, de 8 h. 1/2 à 19 h. Dim. de 9 h. à 12 h. Renseignements gratuits. Notices : Maladies générales ; de la femme ; des voies urinaires : 50 cent. timb.

ILS ont du PAIN K. K. !

Que n'ont-ils les

CACHETS SYNERGIQUES DU D^r BELL

parissant rapidement à l'alimentation composée d'hémoglobine et autres éléments constitutifs du Sang.

Régénérateur des Forces affaiblies par les fatigues, la maladie, les privations.

Indispensable aux Combattants, aux PRISONNIERS.

La Boîte : 4 fr. (Ecrire franco par Poste, sans timbre, au Campagne et à l'Eclairage.)

Dépositaire général : Ph^r JOUBERT, à ANGOUËME (Charente)

METTEZ EN BOUCHE

chaque fois que vous avez à éviter les dangers du froid, de l'humidité, des poussières et des microbes ; dès que vous êtes pris d'éternuements, de picotements dans la gorge, d'oppression ; si vous sentez venir le Rhume,

UNE PASTILLE

VALDA

dont les vapeurs balsamiques et antiseptiques fortifieront, cuirassent, guériront votre GORGE, vos BRONCHES, vos POUMONS.

Enfants,

Adultes,

Vieillards

pour ÉVITER, pour GUÉRIR toutes les

Maladies des Voies Respiratoires ayez toujours sous la main des

PASTILLES VALDA

mais surtout, n'employez que les Véritables vendues seulement EN BOITES DE 1.25 portant le nom VALDA

Le gérant : VICTOR LAUVERONAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

PYGMALION

Lundi 29 Mars

ET JOURS SUIVANTS

EXPOSITION ANNUELLE

NOUVEAUTÉS

COSTUMES, CONFECTIONS

VÊTEMENTS d'ENFANTS, etc.

EXCEPTIONNELLEMENT les Magasins seront OUVERTS le Dimanche 28 MARS

Nos Echos Illustrés



L'HOTEL DES POSTES

Pour nos braves des tranchées, cette petite boîte, confidente de leurs espoirs, tabernacle de leurs lettres, a plus de beauté que le plus somptueux hôtel des postes. Quelle joie pour eux lorsqu'un moment de liberté leur permet de lui confier quelques lignes.



« Le soldat français, disent les Anglais, porte le monde sur ses épaules. » Il faut qu'il ait de rudes omoplates pour soutenir la charge réglementaire.



LA BALLE « COIFFEUSE »

Les facéties des balles sont multiples. Ce blessé en sait quelque chose. Il a été scalpé partiellement, et depuis lors, coquet, porte la raie légèrement à droite.



« IL EST FAIT ASSAVOIR... »

Le tambourineur de village contraint, par les Allemands, dans un village du Nord, d'annoncer des victoires qui n'existent pas lit sans conviction et n'en pense pas moins.



POUR LE SERVICE DU ROI

Dans les tranchées ou en trainant, à Londres, de petites voitures qui recueillent des fonds pour la Croix-Rouge, les chiens de nos alliés sont de bons soldats. Qui écrira le livre d'éloges à ces humbles collaborateurs?



PAUV' KLOWNPRINZ !

— Votre Altesse aurait tort d'aller aussi vite qu'hier, son cheval est sûr d'être couronné.
— Il a bien de la chance !



— Monte là-dessus, tu verras Montmartre !

(Dessin de Paul Dufresne. E. Barbier, éditeur, Paris.)

Ayuntamiento de Madrid



— Brave soldat du plus glorieux des empereurs, je vous donne la croix de fer que vous avez bien méritée. Les résultats sont kolossaux. Paris brûle... Gloire à vous !
(H. Boursiac.)